

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

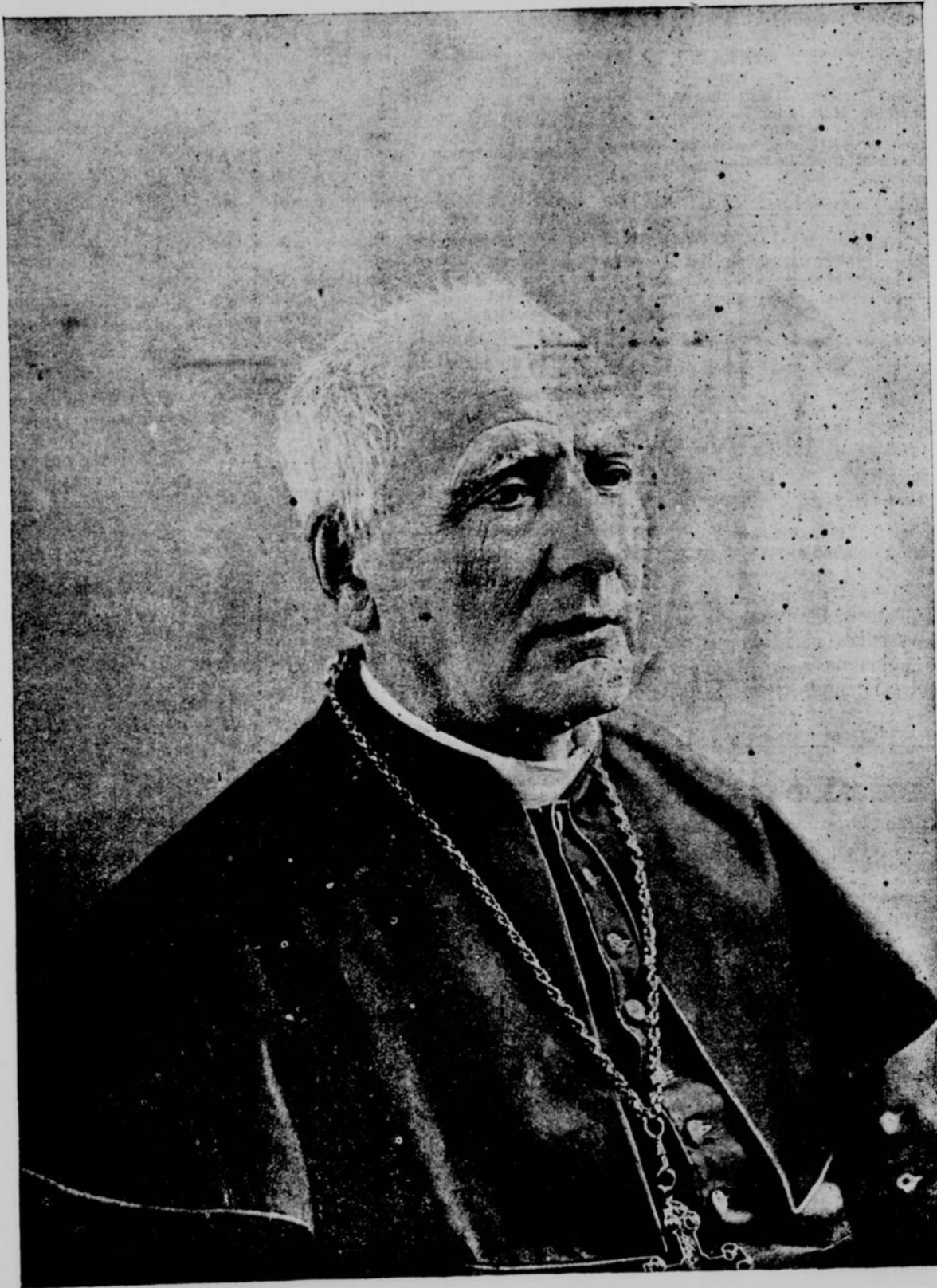
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 412 - SAMEDI, 26 MARS 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MGR L.-F. LAFLECHE. ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie. Chansons, par Benjamin Sulte. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par J. St.-E.— Poésie : Messagères, par Albert Chevrier.—Un homme de cœur, par J. Martin.—Notes et faits. —Nouvelles à la main.—Poésie : Le dernier coup, par Charles Fuster.—Chronique ; Fêtes trifluviennes, par un témoin.—Beaux-Arts : Buste de Mgr Lafèche, par G.-A. Dumont.— Primes du mois de février.—Jeux des mains (avec gravure).—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Mlle de Kerven (deuxième partie de Carmen).—Propos du docteur.—Choses et autres.—Le champion des joueurs de Dames.—Problèmes de dames.

GRAVURES.—Portrait de Sa Grandeur Mgr L.-F. Lafèche, évêque des Trois-Rivières.—Buste de Mgr Lafèche.—Portrait de Monsieur C.-O. Caron.—La famine en Russie : Paysans ayant abandonné leurs villages en route pour Saint-Petersbourg.—Portrait de M. Ferdinand Riendeau.—Mauvaises nouvelles.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

Causerie

CHANSONS

*** Alors qu'étant jeunes et possédant tous de belles voix—veuillez le croire—nous chantions les couplets à la mode, nous étions loin de nous douter qu'un jour viendrait où la mémoire de ces petits poèmes serait comme un souvenir caché en nous et méconnu d'une nouvelle génération. Je vais donc écrire quelques lignes pour rappeler aux anciens ce que, à cet égard, il sont prêts à oublier eux-mêmes. Qu'il plaise à vos oreilles d'entendre encore

La belle batelière, c'est moi,
Qui t'aime à la folie.
C'est moi !

J'ai connu un organiste qui jouait cela en guise de marche de sortie, après la grande messe.

Adieu, beau mousquetaire,
Il faut fuir cette terre,
L'amour saura se taire
A l'heure des combats.
On quitte ce qu'on aime
Lorsque le roi lui-même
Quitte son diadème
Pour suivre nos soldats !

Quel succès pour un ténor robuste !
Et la très jolie complainte de Boucher de Perthes :

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain.

Croirait-on que le poète qui a écrit ces vers touchants fut le plus habile archéologue de tous

ceux qui ont travaillé à reconstituer la vie primitive de l'homme avec ses habitations, ses outils de chasse, de pêche, ses armes de guerre, ses ustensiles de cuisine, ses modes de gouvernement !

Adieu, charmant pays de France !

Marie Stuart était dans toutes les bouches on pleurait au récit de ses malheurs. Cela me remet en mémoire une demoiselle que l'on avait priée de chanter et qui dévida piteusement ces deux vers :

C'était à l'île aux Grues
Où les Anglais s'ont fait tuer.

et qui s'arrêta éternelle, disant : " C'est trop triste, je ne puis continuer ! "

Les anciens, de la guerre de 1812, nous chantaient :

Le jeune Edmond allait quitter Clémence
Le cri de guerre appelait sa valeur.

ou des couplets plus vieux encore :

Et, maintenant, les feux d'amour
Ne sort plus que des feux de paille !

*** La *Marseillaise* était inconnue parmi nous..... aux Trois-Rivières. Un jour, un orgue de barbarie nous la fit entendre. Ravissement. Il ne nous manquait plus que les paroles. C'est le *Courrier des Etats-Unis* qui nous en gratifia, à propos de je ne sais quelle polémique ou incident du jour.

Batelier, dit Lisette,

avait la vogue, à la fin des soirées, avec :

Bonsoir, mes amis, bonsoir !

Mais, quand apparaissait :

Mes jours sont condamnés....

tout le monde se recueillait. Et, si par bonheur, un monsieur, pas trop accablé sous le poids de l'émotion, pouvait nous donner la réponse à ces strophes malades :

Vous avez dit : " quand la feuille jaunira "

on sirottait dans les coins du salon. Que de larmes et que de soupirs ont été dépensés ainsi ! Millevoye, pour avoir créé ce genre pleureur, n'en était pas moins ignoré dans nos cercles ; ses émitateurs seuls avaient notre admiration.

*** Victor Baron, en écrivant :

Si tu l'avais voulu, Marie !

ne se doutait pas de l'empire qu'il exercerait dans le Bas-Canada, où la *Ruche littéraire* d'Emile Chevalier le rendit bientôt populaire.

Un soir, le long de la rivière

faisait frémir toute la société ! Musset, Désaugiers, Béranger, Dupont même, nous étions inconnus, mais les *Louis d'or* étaient au pair à tous les pianos.

Ne rime plus, la belle batelière,

enlevait, par le sentiment, les cœurs jusque là rebelles. Que de chansons nous valaient des mariages !

*** Les jeunes avocats, futurs tribuns, prenaient, tout chauds, les couplets de Dumas :

Mourir pour la patrie !

Ces rimes précédèrent la *Marseillaise* en Canada. Elles étaient pourtant d'un demi siècle plus jeunes. Ce diable de Dumas trouvait toujours moyen d'arriver partout avant ses prédécesseurs !

Je veux boire l'onde glacée.

Ceci est sérieux, comme qui dirait en grec, boire la cigüe. On ne badinait pas avec ces couplets lugubres. L'onde glacée paralysait toute gaieté.... à moins qu'il n'y eut là quel'un de bien osé et de spirituel pour en rire.

Prenez mon cœur et n'en aimez point d'autres.

Cette sommation solennelle était généralement bien vue. Il y avait toujours anguille sous roche, cela se devine. L'offre de la marchandise, y

compris la condition y attachée, plaisait à l'ensemble de l'auditoire.

Non ! tu n'auras pas mon bouquet.

Toutes les chanteuses nous lançaient cette apostrophe, parce qu'elles n'ignoraient pas qu'il y avait, juste à point, quelqu'un de disposé à enlever le bouquet.

Au nom du père....

Cela se chante (par supposition) après le bal. C'est joli, naturel, c'est tout un côté du côté tendre la vie. " Sa voix émue et tendre..... "

Ta résille,
Jeune fille.

Absolument comme : " Tu n'auras pas mon bouquet. "

Connais-tu le pays,
Le pays où l'on chante
Une chanson charmante.
Ce pays c'est Cadix.

Nous raffollions de cela. C'est gentil comme tout—et pourtant, la même idée a été reprise au théâtre et on a fait mieux : " Connais-tu le pays où fleurit l'orange ? "

Brise du soir....

Nos résédas en faisaient du feu ! Cet amour, ce souffle qui entrait par la fenêtre et embaumait l'appartement ! Ah ! nous l'avons tous senti.

*** Lorsque vous chantiez, mes frères, les strophes sentimentales de :

D'où viens-tu, beau nuage ?

saviez-vous que c'était une composition de Mlle Blain de Saint-Aubin, la sœur de notre Blain de Saint-Aubin—une composition " légitimiste " se rapportant au désir qu'éprouvait le peuple breton, il y a trente ou quarante ans, de voir le comte de Chambord sur le trône de France ? C'est pourtant ainsi.

Sur le grand mât d'une corvette,

Nous avons tous grimpé sur ce grand mât et fait la cabriole aux endroits où se perd le bon sens—mais la musique en est agréable.

Jeune fille aux yeux noirs.

Air de sérénade, avec accompagnement de guitare, cela prenait toujours. Nous avons vu se démoder ces transports d'un pur amour, imités avant nous, imités toujours, parce que l'amour est éternel—c'est moi qui vous le dit !

Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit !

Chantés par un colosse à la voix de baryton, ces accents surprennent, et vous êtes obligé de rire. Un chanteur doit savoir ce qui convient à son organe, à sa prestance, à son allure, à tout son être. Autrement, il prête au ridicule.

*** C'était par centaines que l'on énumérait les chansons en vogue parmi nous il y a quarante ans. Chaque localité se formait un répertoire qui semblait lui appartenir en propre parce que les communications par chemins de fer n'existaient pas encore. Il y avait bien les bateaux à vapeur, sur le fleuve, mais pour l'éché seulement, tandis que la chanson est, en Canada, un oiseau d'hiver. L'été, nous avons trop à faire pour chanter, c'est bon pour les cigales. Le Canadien travaille la terre et récolte du grain sous les ardeurs du soleil ; il ne ouvre son gosier que durant les mois de neige. Nous sommes des rossignols arctiques, logés entre quatre murs bien chauffés et abondamment réconfortés de victuailles ; des oiseaux rares, enfin ! tous susceptibles de remporter le premier prix au conservatoire de l'école française ; c'est dommage que l'on ne nous y envoie pas plus souvent.

En aucun temps, même aujourd'hui, nous n'avons reçu les chants de la France au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Il en résulte que notre acquit en ce genre est un pêle-mêle de plusieurs époques, mais qu'est-ce que cela fait ? nous n'en chantons pas moins avec enthousiasme tout ce qui nous tombe dans l'oreille.

Brigadier, répondit l'aurore,

était usé à Paris lorsque nous fimes sa connais-

sance. Il n'est pas encore compris chez nous. La plupart y voient une espèce de chant héroïque, parce que la musique marque bien le pas et s'inspire d'une touche martiale, mais pour tromper l'oreille seulement, car ce loustic de Gustave Nadaud avait dessein de se moquer de la notoire suffisance des sous-officiers de l'armée et de la plate admiration que lui témoigne le soldat. Aussi, voyez si les idées renfermées dans les quatre derniers vers du premier couplet sont bêtes et débitées avec emphase :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long du sentier.
L'un portant la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit, d'un ton sonore :
—Le temps est beau pour la saison !
—Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison !

La sardine blanche c'est le galon en chevron posé sur la manche du sous-officier ou brigadier. Le baudrier jaune passe de l'épaule droite au flanc gauche du soldat et suspend le sabre. Quant au nom de Pandore, il représente ou la fameuse boîte de ce nom d'où sortirent tous les maux, ou l'instrument à cordes qui résonne si tristement sous les doigts, ou un certain genre de coquilles bivalves ou huîtres si vous voulez, appelées pandores ; ou bien une corruption de "pandoure," mais cette redoutable milice hongroise ne nous porte pas à rire, tandis que Pandore le troupier français nous y entraîne vivement.

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put longtemps les apercevoir.
Le brigadier, de sa voix fière,
Eveillait les échos du soir.
—Vois, dit-il, le soleil qui dort
Ces verts côteaux à l'horizon.
Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison !

Godiche, va ! Tu ne peux approcher de ton sergent sans croix et bannière, comme s'exprime le vieux dicton, et tu es digne de saisir le "faible son" qui aromatise la fin du dernier couplet !
J'aime assez la naïve expression :

Le temps passé ne revient pas.

et plus loin :

Mais l'amour, pourquoi ? Je l'ignore !
Aime à changer de garnison.

C'est ce qu'il y a de poésie dans cette chanson satirique.

* * * A l'heure qu'il est, "le sire de Framboisy" est encore un noble étranger, un inconnu parmi nous, mais "La Vengeance Corse" fleurit dans les salons canadiens et la "Lizette de Béranger" y est ingénieusement attribuée à Béranger, lequel monsieur, du reste, n'y est pas mentionné autrement ; il est vrai qu'il a commis la faute de mourir.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer

c'est de Musset, que vous ne connaissez pas, que vous chantez sans goût, le plus souvent. Entonnez plutôt :

La voile est à la grande lune

D'un homme de rien. C'est la machine qui vous tirera des larmes. La voile, la grande lune, et ce qui s'en suit, plus moyen d'y résister. Pour ne pas faire diversion, essayez "Le soleil de ma Bretagne," et tous les mouchoirs seront envoyés au lavage le lendemain matin. Le jeune homme part sans le sou au gousset et dit :

Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai, dans un an, capitaine.

Il n'y a pas à douter de la confiance que ce brave garçon nourrit en son for intérieur.

Pourquoi gronder, o ! mon ancienne amie,
Si ma mémoire a trahi mes amours ?
J'avais, dis-tu, d'un air de bonhomie,
Fait le serment de t'adorer toujours.

* * * Voilà ce que qui arrive quand on ne met pas les gens en demeure de s'exécuter sans retard. La créance devient périmée. Après cinq ans révolus, une dette de commerce n'est plus une dette. Chacun est tenu de connaître la loi,

que diantre ! Aussi, l'ancien amoureux répond-il justement : "Je ne m'en souviens plus" et cela rime avec "superflus." Au troisième couplet, un juge impartial déclare la plainte nulle et non avenue. Morale : touchez de suite en espèces ou obtenez un bon papier. Il ne s'agit pas de chansons, mes cousines !

Je te prends sans dot
Ma belle comtesse.

Quelle délicate demande en mariage dans la bouche de nos garçons ! Aussi bien, la dot n'étant pas dans nos habitudes, personne ne se compromettrait, et comme nos filles n'étaient comtesses ni marquises, elles étaient flattées de la confusion des mots. Tout se limitait au refrain : "Je veux tes yeux." C'est pour les yeux uniquement que le Canadien se décide, se "determine" d'après le dire d'une autre chanson que j'ai oubliée.

Pourquoi d'un bonheur sans mélange
Ne pas entourer nos amours ?
Pourquoi donc craindre que je change
Quand je veux te chérir toujours !

Mariez-vous, mordine ! vous rendrez la chose durable. A-t-on jamais vu des gens aussi embarrassés ! Faites comme nos pères et mères. La route est ouverte. Bien entendu, je ne réfléchissais pas à tout cela, il y a trente ans.

Enfants de la même chaumière
Nous n'avions pour abri
Qu'un amandier fleuri.

Au Canada, c'est maigre de couverture, surtout en hiver, mais la scène se passe à l'île Maurice et il s'agit de Paul et Virginie. L'avons-nous chanté un peu, cette romance insipide, aussi abrutissante que la plupart de celles que l'on nous offre à présent comme toutes fraîches et toutes neuves ! "Mon Dieu, que toujours elle ignore qu'avec son souvenir il me faudra mourir."

Au bal, ce soir, qu'elle était belle !
Chacun l'admirait tour à tour,
Et, tous les yeux, tournés vers elle,
La contemplaient avec amour.

"Soudou regard prenait mon cœur." Un bon moment dans la vie, notez cela. Etre pris, tout est là, pourvu que l'on soit pincé pour toujours, car autrement il y a prise et reprise, ce qui n'avance à rien. Je suis en faveur de la capture réelle, solide, complète, permanente et finale—comme faisaient nos pères.

* * * Qu'est-ce que je me rappellerais bien encore ? Nous chantions tant de choses !

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine.

Triste, mais populaire. Dans un pays où il n'y a de prison que pour les voleurs et les assassins, nous nous appitoyions sur le sort des condamnés politiques. Silvio Pellico ! t'en souviendras-tu ? Ta renommée a fourni autant de fausses notes à nos chanteurs que la "chrétienne aux longs yeux bleus", ou "Combien j'ai douce souvenance." Un succès à rebours. Soupirer et larmoyer en chanson, c'est pas du jeu.

Le goût de la chanson est plus intense que jamais parmi nous. Bon signe. Un peuple qui chante paye bien, disait Mazarin, mais de plus, cela indique de l'esprit, et l'esprit vaut tous les trésors, puisqu'il ne procède que des individus bien constitués. Le chant c'est l'indice de la santé. La santé c'est le peuple—avez-vous suivi mon raisonnement ? Si oui, vous direz que nous chantons par exubérance—comme les coqs—et c'est positif. Qui a le plus chanté dans le monde ? Les Français et les Canadiens—autres Français. Le coq gaulois, voyez-vous ! Quand nous chantons, tout notre être vibre, depuis les ergots jusqu'à la crête. Un peuple semblable ne tombe pas en décadence. Vibrez, mes amis, vibrez !

* * * Ce que nous avons à faire maintenant, c'est de bien choisir nos chansons. Qu'elles soient morales et raisonnables. Un choix est nécessaire. Relevez le ton artistique qui s'introduit dans notre monde et pour cela ayez des couplets éloignés du sentiment banal. Le fadasse a eu

son tour. Visez à quelque chose de mieux. Sur mille chansons que la France nous donne, qu'il vous suffise de cinquante ayant du bon sens, c'est tout ce que nous devons désirer. Pas n'est besoin de tours de force. La chanson parle ; parle-t-elle sens commun ? Analysez-la à ce point de vue, traitez-la comme de la vile prose, et si elle résiste à l'épreuve, faites-la connaître, mais pas avant. Vous verrez le goût s'épurer, se relever, vous serez mieux compris des personnes intelligentes. Quant aux autres, envoyez-moi ça, je leur laverai la tête d'importance.

Benjamin Sulte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nous croyons avoir une bien bonne nouvelle à transmettre à nos lecteurs, en leur annonçant que depuis le 21 courant LE MONDE ILLUSTRÉ s'est réinstallé dans ses bureaux et ateliers de la Place Jacques-Cartier, n° 50.

Il n'y a pas deux mois encore que l'incendie nous en avait brutalement chassés, et déjà, grâce à la diligence de l'administration, tout a été remis à neuf et nous rentrons triomphalement chez nous.

Nous convions nos clients et amis au vieux rendez-vous accoutumé : nous serons toujours fiers de les y voir.

* * *

Les solennités de Trois-Rivières, à l'occasion des noces d'argent épiscopales de Sa Grandeur Mgr Lafèche et des noces d'or sacerdotales de son grand vicaire, monseigneur C. O. Caron, ont eu du retentissement dans le pays, comme une véritable réjouissance nationale. Il appartenait au MONDE ILLUSTRÉ d'en perpétuer le souvenir. Avec les portraits des vénérables jubilaires, il a voulu narrer, en détails, cette belle fête par quelqu'un qui l'a vue de près. Une complaisante plume s'est prêtée à cette noble tâche. Tout en regrettant que l'abondance des matières nous force à ne pas donner aujourd'hui son rapport tout entier, le lecteur se félicitera, comme nous, pour le plaisir renouvelé.

* * *

Le MONDE ILLUSTRÉ a un pénible devoir de gratitude à remplir : enregistrer la perte douloureuse d'un de ses abonnés de fondation et amis les plus constants.

Dans la personne de M. Moïse Plante, décédé vendredi dernier, le 18 du mois courant, quelques jours seulement après son triomphe électoral du 8 mars, le comté de Beauharnois perd celui qu'il venait de se donner pour député à l'Assemblée Législative de Québec, et qui eut su, comme toujours et partout, tenir avec fidélité son mandat ; la ville de Salaberry de Valleyfield regrette un de ses citoyens les plus excellents et distingués, qui présida, comme maire, à ses destinées municipales, plusieurs années durant ; sa famille déplore le bon époux, le tendre père.

A tous, les sincères condoléances du MONDE ILLUSTRÉ.—J. St-E.

Le sergent à une recrue, après une série de mouvements mal exécutés :

—Positivement, vous êtes stupide. Est-ce que vous êtes tous comme ça dans votre famille ?

—Oh ! je n'ai qu'un frère et il est encore plus idiot que moi.

—Vraiment ? Que fait-il donc ce bêtêt ?

—Il est sergent.



MESSAGÈRES

Fleur parfumée et mignonnette,
Je te confie à la fauvette
Qui vient voltiger sous mon toit,
Allez, sur les brises légères,
Dire à ma belle, ô messagères :
"Toujours il pense à toi."

Fauvette fidèle et plaintive,
Va près de ma belle captive
Chanter ma flamme et mes amours.
Pour que seule elle puisse entendre
Dis-lui, bien bas, d'une voix tendre :
"Il t'aimera toujours."

Fleur parfumée et mignonnette,
Sur sa taille fine et coquette
Répands tes parfums les plus doux.
Que tes senteurs lui touchent l'âme
Comme les aveux de ma flamme,
Que je fais à genoux.

Allez ! chère fleur et fauvette,
Mon âme vous suit, inquiète,
Revenez vite, je veux voir
S'il est pour moi sur ces fleurs frêles,
Ou bien sur le bout de ces ailes
Un doux baiser d'espoir.

ALBERT CHEVRIER

Ottawa, 1892.

UN HOMME DE CŒUR (1)

C'était vers la fin de l'année 1869. Un jeune homme, que nous désignerons simplement par son prénom de Jean, venait de sortir, il y avait à peine quelques mois, de l'école d'application du génie et de l'artillerie de Metz, dans les premiers numéros. Fier de son succès et de son brillant uniforme qu'il portait gaillardement, beau garçon du reste, avec sa haute taille, son teint brun et la moustache effilée, des yeux doux et plein d'intelligence, un excellent cœur, il voyait devant lui un avenir magnifique qui avait déjà fait naître bien des jalousies.

Ayant passé ses vacances au sein de sa famille, dans une ville du Midi, il reçut sa nomination de lieutenant dans un régiment d'artillerie, en garnison à Mulhouse, et dut rejoindre sa batterie vers la fin du mois de novembre.

Tout le monde complimenta le jeune officier sur le poste d'honneur qu'on lui avait accordé, et comme Jean était chéri de tout ceux qui le connaissaient, ses amis se trouvaient heureux de le savoir placé à l'avant-garde, sur cette frontière du Rhin, où devait se dérouler, quelques mois plus tard, les événements terribles que l'on connaît.

Ainsi qu'un collégien qui, après deux mois de loisirs auprès de ses parents et de ses camarades, éprouve une impression pénible en quittant cette vie de liberté à laquelle il s'était habitué, pour aller s'asseoir de nouveau sur les bancs de la classe, sous la surveillance d'un maître sévère, de même Jean sentit son cœur ému lorsque l'heure du départ arriva et qu'il fallut dire adieu à sa famille, à ses amis, aux lieux témoins de son enfance et à tout ce qu'il aimait. Il était fier sans doute de servir son pays, mais il éprouvait du chagrin en songeant qu'il quittait peut-être pour toujours ce qui avait fait jusqu'à présent son bonheur, car des bruits de guerre circulaient dans toute la France, les vrais patriotes commençaient à s'alarmer et préoyaient les maux terribles qui allaient se déchaîner sur notre patrie.

Cachant son émotion, faisant même voir qu'il était joyeux, il prit son billet de première classe, fit enregistrer ses bagages, embrassa ses parents et ses amis et sauta prestement dans le train qui l'emporta, quelques instants après, du côté de Lyon.

(1) Extrait des *Feuilles volantes ou mes premières études littéraires*, en préparation.

Arrivé dans sa garnison, il devint bientôt un officier modèle et fut vite estimé de ses chefs et de tous ses soldats qui n'eurent pas de peine à reconnaître sa supériorité et son excellent cœur.

Quand le printemps parut avec ses belles journées ensoleillées, Jean profita des moments de loisirs que lui laissaient ses occupations pour visiter les paysages charmants qui environnent Mulhouse et forment autour de cette ville de ravissants panoramas, dignes d'exciter la rêverie. Il allait souvent se promener dans la vallée pittoresque où coule l'Ill, ou bien suivait le chemin de halage qui borde le canal du Rhône ou Rhin. Il observait curieusement la marche des barques chargées de marchandises de toute espèce, les nombreuses usines mises en mouvement par des moteurs hydrauliques, et rentrait charmé de ses promenades.

Un jour qu'il était allé un peu plus loin que de coutume, il arriva devant une magnifique maison de campagne, d'aspect bourgeois, coquettement tenue, entourée d'un jardin assez spacieux dans lequel s'épanouissaient de fort belles fleurs printanières et d'un bosquet d'arbres touffus qui en faisaient un délicieux séjour.

Un jardinier était occupé à ratisser les allées.

— Bonjour, mon brave homme, lui dit-il en l'abordant : il paraît que vous profitez du beau temps pour mettre de l'ordre dans votre jardin ?

— Eh oui, mon lieutenant, lui répondit l'ouvrier, il faut bien réparer un peu le désordre occasionné par le rigoureux hiver qui vient de nous quitter et cultiver quelques fleurs pour satisfaire mon cher maître et son aimable demoiselle Anna.

— Vous dites son aimable demoiselle Anna ? Ah ! vous avez une jeune maîtresse ?

— Oui, répliqua le jardinier, la plus accomplie et la plus belle des filles de la contrée, la plus aimable que l'on puisse rêver, un cœur d'or et qui fera certainement le bonheur de celui qui l'épousera. Tenez, justement, la voilà qui arrive en compagnie de son père.

Jean aurait bien voulu s'éloigner pour ne pas paraître trop indiscret, mais M. Philippe, le père d'Anna, l'avait déjà aperçu et, le chapeau à la main, il salua courtoisement le jeune officier en lui disant :

— C'est donc le soleil qui vous attire dans la campagne, mon lieutenant ?

— Oui, monsieur, répondit Jean un peu embarrassé, car la vue de la jeune fille l'avait rendu stupéfait.

La gracieuse Anna, dans toute la beauté de ses dix-huit printemps, était en effet la plus belle femme de la contrée. Ses traits, d'une régularité admirable, son teint incarnat, sa peau d'une blancheur marmoréenne, sa poitrine de déesse, sa chevelure blonde qui ondoyait en nattes soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus aussi purs que l'azur du ciel, ses lèvres carminées, ses petites mains effilées, son air candide et doux, sa démarche fière sans être hautaine et sa taille élancée, en faisaient la créature humaine la plus parfaite qui se fût jamais présentée à la vue de Jean. Aussi ne faut-il pas être étonné de le voir surpris devant cette apparition qui bouleversa ses sens, lui qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas encore été atteint par l'aiguillon enflammé de l'amour.

Il sentit aussitôt que sa nature se transformait et éprouva un sentiment indéfinissable que son émotion laissa facilement deviner. La jeune fille, de son côté, devint pourpre en se trouvant en face de Jean et, quoique ce fut leur première entrevue, s'ils étaient restés muets tous les deux, leur cœur avait parlé et leurs yeux s'étaient rencontrés un instant pour se dire qu'ils s'aimaient.

Après quelques paroles banales échangées rapidement avec le père, après avoir obtenu l'autorisation de venir se promener dans sa propriété et avoir même accepté une invitation à déjeuner pour le surlendemain, il salua d'un air distingué et heureux ses nouveaux amis et reprit le chemin de la ville.

Satisfait d'avoir fait cette connaissance, il se promettait d'augmenter sa félicité en demandant plus tard, lorsqu'il s'en croirait digne, la main de cette ravissante créature pour laquelle il aurait donné maintenant toute sa vie.

Sûr d'avoir conquis son cœur comme elle possédait le sien, tous ses rêves, toutes ses espérances étaient pour cette jeune fille si pure, si aimante et qui remplissait toute son âme ; aussi, le surlendemain, il ne manqua pas de se rendre à la gracieuse invitation qui lui avait été faite, fort heureux de se trouver de nouveau en présence de celle qui avait ouvert son cœur à un amour chaste et pur, et de pouvoir échanger librement cette fois, avec elle, ses pensées les plus intimes.

Il partit donc de bonne heure pour jouir le plus longtemps possible d'un bonheur doublement partagé et se trouver au sein de cette atmosphère embaumée, dans ce milieu paisible dont rien ne venait troubler la sérénité.

Après les premiers compliments d'usage et une courte promenade dans le jardin, pendant laquelle les deux jeunes gens purent se communiquer leurs sentiments, après s'être juré un amour éternel, on déjeûna du succulent repas préparé par la charmante Anna et la bonne, car il faut ajouter que la mère était morte depuis quelques années.

Accepté par M. Philippe, qui ne songeait qu'au bonheur de sa fille, autorisé à venir tous les jours, Jean se considérait déjà comme le plus heureux des hommes, lorsque la déclaration de guerre vint troubler sa félicité.

Entraîné par le devoir qui l'appelait à courir à la défense de son pays et retenu d'un autre côté par les charmes de celle qu'il adorait et dont il se sentait aimé, la lutte entre le devoir et l'amour fut un moment très vive, mais se sentant encouragé par Anna qui lui promit de le rendre heureux à son retour, le jeune lieutenant n'hésita plus et l'âme triste, après avoir fait des adieux attendrissants à sa fiancée et à son père, les yeux remplis de larmes, il partit pour l'armée du Rhin, commandée par celui qui devait trahir, quelques jours plus tard, si ignominieusement sa patrie et fouler à ses pieds toutes les lois de l'honneur.

Nous ne suivrons pas le jeune officier dans toutes les péripéties de cette terrible guerre. Disons seulement qu'il se montra toujours à la hauteur de sa tâche, fut d'un courage à toute épreuve, affronta la mort, qui ne voulut pas de lui, au milieu des batailles, et écuma de rage lorsque l'ennemi eût le dessus. Malgré cette conduite irréprochable, des jaloux osèrent l'accuser de trahir sa patrie et d'envoyer secrètement aux Prussiens les ordres de marche de nos soldats. Aucune preuve sérieuse ne pouvant être faite contre cette odieuse calomnie, Jean fut traduit devant un conseil de guerre qui le condamna simplement à la dégradation militaire et le laissa libre après la signature du traité de paix.

Revenons par la pensée à l'année 1871 et pénétrons dans une modeste chambre d'un hôtel de second ordre, à Nancy.

Devant une cheminée où l'on avait jeté dans l'âtre quelques menues branches de bois mort, un homme, encore jeune mais à l'air vieilli par le malheur, est pensif, assis sur une chaise, la tête dans ses deux mains. Aux rides précoces qui sillonnent son front, on est tout surpris de se trouver en présence du brave lieutenant. Ah ! c'est que l'âme fière de Jean a été atteinte par cette flétrissure publique qui l'a couvert d'infamie et, semblable à l'exilé dont parle Lamennais, il se tient à l'écart des hommes, ne les fréquentant que lorsqu'il est bien sûr de ne pas être reconnu.

— Et pourtant, se répète-t-il à lui-même, je suis innocent de tout le mal dont on m'accable, j'ai toujours fait mon devoir, ma vie est sans reproche et ma conscience est aussi pure que cette voûte éthérée que je contemple le soir en me promenant dans la campagne. A quelle machination infernale ont donc obéi mes juges pour me croire coupable, et pourquoi n'ont-ils pas fouillé dans mon existence tout entière avant de me couvrir de honte et de me forcer à mener désormais une vie errante et misérable ? Pauvre jeune homme, toi qui faisais l'orgueil de ta famille et de tes amis, tu es forcé de subir la peine infamante à laquelle sont condamnés tous les traîtres et de te résigner jusqu'au jour où ton

innocence sera hautement et publiquement proclamée."

Il rêvait ainsi sur son infortune, lorsque son domestique, Jacques, la seule personne qui lui fût restée fidèle, lui annonça que le maître d'hôtel l'avait prié de céder leur chambre à une nouvelle famille d'émigrants qui arrivait d'Alsace.

—Quoi donc, dit Jean étonné, je croyais avoir trouvé ici un toit hospitalier et on nous chasse, et je n'ai pas le droit, même avec de l'argent, d'obtenir un refuge pour la nuit et un abri contre le mauvais temps ? Ah ! terrible destinée humaine ! Répondez donc que puis-je ? n'est plus permis à un malheureux d'avoir droit à la pitié des hommes, je tâcherai de quitter cet hôtel avant la fin du jour.

Le propriétaire qui avait entendu ces dernières paroles se sentit ému et reconnut qu'il avait eu tort en agissant ainsi à l'égard du jeune homme. Il le pria donc poliment de vouloir bien l'excuser, alléguant qu'il n'avait pas assez réfléchi et que, pour si intéressants que fussent les nouveaux venus, un vieillard à l'aspect vénérable et une jeune fille d'une beauté merveilleuse, il allait leur répondre de s'adresser ailleurs, n'ayant plus une seule chambre à sa disposition dans tout l'établissement.

—Non, lui répliqua Jean, je ne permettrai pas que deux êtres aussi malheureux que moi restent sans asile quand il est possible de leur venir en aide. D'ailleurs, je vais leur faire connaître mes intentions.

Il descendit aussitôt dans la salle à manger. Mais, ô surprise, en entrant, les premières personnes qui se présentèrent à ses yeux furent Anna et son vénéré père. Un moment il resta confus, immobile devant les nouveaux émigrants qui ne l'avaient pas reconnu, tant il était méconnaissable, n'osa t faire un pas vers eux, malgré le vif désir qu'il éprouvait de les serrer dans ses bras et de leur dire : " Me voici, on m'accuse à tort, me croyez-vous coupable ? "

Malheureusement pour lui, pendant cette minute d'hésitation, il fut reconnu par un de ses anciens camarades d'armes qui s'écria aussitôt :

—Nous avons parmi nous un traître, un bandit qui a vendu notre armée et a fait massacrer nos vaillants soldats ; le voilà !..... ajouta-t-il en le désignant du doigt.

—L'infâme ! s'écria Jean rouge de colère, et il s'éloigna.

Cette voix, cette physionomie, frappèrent l'imagination de la jeune fille qui reconnut aussitôt son fiancé et connaissant ses sentiments de probité et d'honneur, elle craignit un malheur irréparable ; aussi s'empressa-t-elle de le suivre dans sa chambre et arriva juste au moment où Jean allait se loger une balle dans la tête.

L'entourant aussitôt de ses bras, elle ne put que lui dire :

—Enfin, je te retrouve !..... et elle tomba évanouie.

Que d'amour s'était exhalé dans ce cri de cette jeune fille si pure, et comme l'âme bouleversée de Jean en fut émue ! Il regretta aussitôt la lâcheté qu'il aurait commise, et fit respirer immédiatement des sels à sa fiancée pour la ranimer.

Après quelques minutes qui parurent un siècle, la charmante Anna rouvrit les yeux et fut surprise de se trouver entre les bras de son père et de son fiancé, ayant tous les deux les yeux mouillés de larmes.

Quelques explications furent nécessaires, car cette idée fixe du déshonneur hantait toujours le cerveau de Jean. Son fidèle Jacques, sa chère Anna et son père voulurent lui faire comprendre qu'à leurs yeux il était innocent : peine perdue, il leur répondit qu'il ne reparaitrait en société que le jour où sa condamnation serait retirée et qu'en attendant ce moment, il allait se cacher dans l'un des quartiers les moins fréquentés de Paris.

M. Philippe et sa fille essayèrent de le convaincre, mais inutilement, car le lendemain l'express l'emportait vers la capitale, ayant abandonné ses chers amis sans leur avoir dit adieu.

La jeune Anna, désolée, quitta Nancy le lendemain avec son père et se dirigea sur Paris pour retrouver son fiancé. Après plus d'un mois de recherches laborieuses, elle découvrit son

adresse et aussitôt, voulant lui réserver une surprise, elle fit agir un ancien ami d'Alsace, homme très influent, qui obtint de l'autorité militaire la révision du procès dans lequel on avait condamné Jean. Après une enquête minutieuse ordonnée par le ministre de la guerre, l'innocence de l'officier fut reconnue et un beau jour, sans connaître l'auteur de ce bonheur inespéré, le lieutenant reçut une lettre du ministre dans laquelle on lui annonçait qu'il avait été calomnié et que, pour le récompenser de son courage et réparer autant que possible les souffrances qu'il avait supportées, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur et capitaine dans un régiment d'infanterie de la garnison de Paris.

Il y avait à peine cinq minutes que cette lettre lui était parvenue, lorsque sa fiancée et son père se présentèrent chez lui. Doublement heureux en son cœur ému, Jean se jeta dans les bras du vieillard, pendant qu'il prenait les mains de la jeune fille et ne put que prononcer ces seuls mots : " Je vous aime ! "

—Oui, enfants, répondit alors le père, je vous bénis !..... Que votre union soit heureuse et que vos fils suivent toujours le sentier de l'honneur et de la vertu ; et si jamais la Patrie a besoin de leur sang, soit pour la défense, soit pour la protection de nos frères d'Alsace, qu'ils suivent l'exemple de leur père et restent toujours dignes de son nom et du grand pays qui les aura vus naître !

Quinze jours plus tard et après l'accomplissement des formalités légales, Jean et Anna étaient unis pour leur plus grand bonheur et celui de leur père.

J. Martin.

NOTES & FAITS

LA CHINE ET SES CANARDS

La Chine possède à elle seule plus de canards que tous les autres pays du monde. Autour de tous les villages, des maisons isolées, sur les routes, dans les rues des villes, sur les canaux, les étangs et les rivières, on ne voit que des canards dont l'élevage constitue surtout la spécialité des individus habitant des jonques sur l'eau. De grandes maisons d'éclouaison produisent un chiffre total de canetons évalué à 50,000,000 par an. Le canard salé et fumé et les œufs de canards jouent un rôle important dans l'alimentation des Chinois.

UNE ÉTOFFE DE BOIS

Un savant autrichien vient d'inventer l'étoffe de bois, et d'après l'*Echo forestier*, elle se fabriquerait ainsi :

Des planchettes minces, dépourvues de nœuds, sont réduites en minces rubans et soumises à la cuisson avec une dissolution d'acide sulfureux dans un lessiveur hermétiquement clos. Par l'effet de ce traitement, la fibre du bois est chimiquement transformée. Elle est blanchie et prend un aspect soyeux ainsi qu'une grande élasticité et une grande résistance, après avoir été séchée dans une étuve convenablement disposée et passée, légèrement humectée, entre les cylindres canelés.

Cette dernière opération a pour but de diviser les fibres encore fortement adhérentes entre elles.

Le produit obtenu est ensuite traité comme le lin, le chanvre et le coton, c'est-à-dire qu'il est cardé, filé et finalement tissé, sur des métiers or-

dinaires, en étoffes d'une grande finesse et de modèles variés.

L'ORIGINE DU MOT GRIPPE

La *Médecine moderne* donne l'origine du mot *grippe*. D'après un journal météorologique du dix-huitième siècle, la température du 1er trimestre de l'année 1743 ayant été très incertaine, il se déclara à Paris et à Versailles, pendant les mois de février et de mars, beaucoup de rhumes et de fluxions de poitrine. " Le roi, dit le journal, nomma cette maladie la *grippe*." On a remarqué que la saignée était tout à fait contraire.

Les personnes qui n'ont pas été saignées et qui buvaient beaucoup ont été plus vite guéries.

Il résulte de ce document que c'est le roi Louis XV qui baptisa du nom de grippe l'influenza qui régnait alors. Il est à remarquer aussi que la grippe sévit à ce moment, précisément alors qu'existait en Europe un état météorologique analogue à celui des années dernières et de celle-ci : température variant brusquement et fort souvent, mais en général froide et humide ou avec oscillations rapides et étendues et grandes différences, suivant les moments de la journée.

FILAGE DE L'HUILE A LA MER

Tandis que les uns découvrent et inventent divers engins meurtriers en vue de la destruction de l'humanité : canons, mitrailleuses, torpilleurs, etc., d'autres s'ingénient pour trouver les moyens de préserver la vie de l'homme et le soutenir dans sa continuelle lutte pour la vie, lutte dirigée non contre les hommes, mais contre les éléments. Parmi ces derniers, il convient de ranger l'admirable découverte faite de la propriété que possède l'huile de calmer les vagues de la mer. Diverses discussions ont eu lieu à ce sujet dans le sein de diverses sociétés savantes et humanitaires. Des essais faits dans cette dernière année ont donné des résultats tout à fait satisfaisants. Les expériences les plus récentes ont été faites par des pêcheurs de morues dans la mer d'Islande. Les embarcations destinées à la pêche des morues sont d'habitude construites de manière à pouvoir résister aux grands vents. Leur ennemi le plus redoutable est la lame. Le coup de mer enfonce le pont, remplit le navire d'eau et le fait couler. Durant la dernière campagne, les pêcheurs ont eu souvent l'occasion de se rendre compte des résultats surprenants du procédé de filage. Quelques litres d'huile lancés à propos ont suffi pour arrêter les vagues les plus furieuses.

NOUVELLES A LA MAIN

Un individu se vante d'avoir fait mourir cinq femmes sans leur faire le moindre mal.

—Comment vous y êtes-vous pris ? lui demanda un ami.

—J'ai toujours évité de les contredire et cela les faisait mourir de dépit.....

.

Une énigme :

—Quel a été, depuis la création, le plus heureux des hommes ?

—Sais pas.....

—C'était Adam.

—Pourquoi cela ?

—Parce qu'il n'avait pas de belle-mère.....

Oh ! les monstres !

.

Belle-maman est malade, bien malade. Elle vient d'avoir une crise qui a failli l'enlever.

—Eh bien ! docteur ? fait le gendre au médecin qui sort de la chambre.

—Du courage, mon ami, du courage !

—Quoi ?..... Est ce que ?.....

Le médecin serre bien fort la main du gendre et, après un silence :

—Du courage..... Elle est sauvée !



LE DERNIER COUP (1)

J'avais soif. A toute la terre
J'ai crié : " Versez-moi du vin !
J'ai besoin qu'on me désaltère."
Ce fut la jeunesse qui vint.
J'ai bu dans la coupe fleurie :
Gâtés du ciel ou du foyer,
Espoir, attente, rêverie,
La liqueur est presque tarie :
Buvons le coup de l'étrier.

J'avais soif, et j'ai dit : " Encore !"
L'amour s'est approché ; j'ai vu
Qu'il était beau comme l'aurore :
C'est sur ses lèvres que j'ai bu.
Un instant j'eus l'âme grisée.
Oh ! le bonheur qui fait crier !
Oh ! la merveilleuse rosée !
Mais l'ambrosie est épuisée :
Buvons le coup de l'étrier.

Puis la douleur s'en est venue,
Elle m'a versé du poison.
L'âcreté même diminue
Qui devait tuer ma raison.
Effort nouveau, nouveau déboire :
J'ai beau la tordre ou la noyer,
Je garde intacte la mémoire !
Plus qu'un peu de souffrance à boire :
Buvons le coup de l'étrier.

Charles Tuder

Paris, 1892.

CHRONIQUE

FÊTES TRIFLUVIENNES

Vous désirez quelques notes sur nos grandes fêtes des Trois-Rivières. Me voici pour vous satisfaire, car j'ai de la bonne volonté. Au fond du cœur, cependant, il m'en coûte de me présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE. Nos fêtes ont été splendides, mais paraîtront-elles ainsi à ceux qui ne les verront qu'à travers notre prose ! Il y a des émotions qu'on ne communique pas ; il y a des fleurs qui ne se laissent pas cueillir. Malgré tout, le sort en est jeté, je raconterai aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE les grandes démonstrations que l'on a faites aux Trois-Rivières, à l'occasion des noces d'argent épiscopales de Sa Grandeur Mgr L.-T. Laflèche, et des noces d'or sacerdotales de Son Excellence Monsignor C.-O. Caron, Protonotaire Apostolique *ad instar*.

Les deux fêtes n'en devaient former qu'une. Est-ce que cela vous paraîtrait singulier ? Pour nous, Trifluviens, c'était tout naturel. Ces deux hommes n'ont pas entre eux que le simple rapport de prêtre à évêque. Ils ont vécu fraternellement sous le même toit, au séminaire de Nicolet ; et, depuis vingt-cinq ans, aux Trois-Rivières, ils ont ployé sous le même fardeau, ils ont combattu le même combat, et comme le dit une des adresses, " ils ont souvent pleuré les mêmes larmes." Les diocésains des Trois-Rivières les ont toujours vus tous deux à leur tête : l'évêque était le premier, sans doute, mais il marchait appuyé sur son grand vicaire. La reconnaissance du peuple n'a pas voulu séparer ceux qui avaient été saintement unis pour travailler à son bonheur.

.

Les fêtes ont commencé le mardi, 23 février. Dieu regardait la population trifluviennne tout occupée comme les abeilles dans une ruche, et ce spectacle lui plut. Il est le souverain maître ; il dit donc à la bise : Vous ne soufflerez pas sur la

(1) Extrait, à l'avance du *Cœur*.

ville des Trois-Rivières d'ici à trois jours ; et la température se fit douce comme un jour de printemps, calme comme une nuit d'été. Dieu dit encore à la neige : Restez pendant trois jours dans les trésors du firmament ; et dès lors pas un brin de neige n'osa s'aventurer sur la ville des Trois-Rivières, le Maître l'avait défendu.

Et la ville avait un air de fête. Les pavillons flottaient par milliers ; la façade d'une quantité de maisons était ornée avec grâce.

Les prêtres, cependant, commencent à affluer vers notre ville. Le *Grand-Tronc* nous amène ceux de Sherbrooke et de Nicolet. Hier encore c'étaient nos frères, et les cœurs n'ont pas été séparés. Ils savent bien qu'ils sont aimés et ils arrivent comme des enfants à la maison paternelle. Le *Pacifique* nous amène ceux des Etats-Unis et de Montréal ; Mgr d'Ottawa, Mgr de Saint-Hyacinthe, Mgr Lorrain et un bon nombre de leurs prêtres. Ils sont nombreux les amis qui viennent de ce côté, et quelle joie de se voir encore une fois réunis ! Quelles poignées de mains, quelles exclamations ! Mais on se retrouve comme avant le départ : *calum non animum mutant qui trans mare curant*, les grands voyages ne changent pas les sentiments du cœur.

Il faut placer tout ce monde, mais cela se fait tout naturellement. L'un ira chez un ami d'enfance, un autre chez un parent, tel autre chez un confrère de classe, et tous se trouvent à l'aise. La grande machine a des engrenages multiples, mais elle marche à ravir, sans qu'il y ait de choc nulle part.

.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes ouvrent le feu. Leur séance est à deux heures et demie. Beaucoup d'invités ne sont pas encore arrivés, et cependant l'auditoire est nombreux. Mgr Laflèche et Mgr Caron occupent les sièges d'honneur. Il y a des dialogues, du chant bien exécuté, des adresses remplies de nobles sentiments ; et il y a même des cadeaux pour les deux vénérables jubilaires. La fête commence bien.

Mgr Laflèche a pour les Frères des Ecoles Chrétiennes un amour de prédilection. Ils sont en effet ses aides infatigables dans l'œuvre la plus importante de son ministère sacré : la formation du cœur des enfants. Les Frères connaissent cet amour de leur évêque, les élèves ne l'ignorent pas ; si donc on lui témoigne beaucoup d'affection dans les adresses, il faut bien penser que tout cela est sincère. Mgr Laflèche répond aux adresses avec une bonté toute paternelle et une jovialité tout aimable. Son discours se prolonge même quelque peu : un père aime tant à parler aux plus jeunes de ses enfants ! Le maître des cérémonies est alors sur les épines : on attend Son Eminence le cardinal Taschereau, à quatre heures, faudra-t-il donc qu'il n'y ait personne à l'évêché pour souhaiter la bienvenue au vénérable prince de l'Eglise ! Mais non, Mgr termine son discours à temps, et on se rend à l'évêché.

Le train de quatre heures nous amène donc les amis de Québec, de Rimouski et de Chicoutimi. La fanfare de l'Union Musicale est sur le quai, et le train arrive au son de la musique. Son Eminence n'y est pas ; le médecin lui a formellement interdit le voyage, mais Mgr Blais évêque de Rimouski s'y trouve, et avec lui plusieurs dignitaires de la maison cardinalice, et une foule de prêtres. La fanfare se met à la tête des voitures, et nos visiteurs sont conduits lentement mais harmonieusement jusqu'à l'évêché.

.

A six heures c'est le souper chez les sœurs de la Providence.

Les prêtres arrivent de tous côtés, et nous nous trouvons en nombre surprenant pour recevoir l'hospitalité des bonnes sœurs. Nous marchons d'abord dans un long corridor, et de chaque côté les murs brillent de lettres d'or disposées avec un art parfait. *Novit justus causam pauperum*. Oui le juste étudie la cause des pauvres et il en a la connaissance complète. *Jour des bienfaits de Dieu, voilà la sagesse ; en faire jouir les autres,*

voilà la vertu. C'est bien ce qui fait la gloire de nos vénérables jubilaires. *Quando erit acrior impetus belli, tanto densior corona.* Plus la guerre aura été forte, plus la couronne sera belle. Délicate explication de la solennité de ces jours. *Agnus et ovis et pastor inter se amica sunt.* " Les agneaux (les orphelins), les brebis (les prêtres et les religieuses), et le Pasteur (c'est-à-dire l'évêque), sont amis entre eux." *Virtus honoris parit.* " La vertu conduit à l'honneur." Vraiment ce doit être le chemin du paradis, ce chemin dont les murs parlent et disent des choses si merveilleusement belles. Notre féerique promenade nous conduit en effet à un paradis terrestre, la riche et grande salle du banquet. On ne se croirait plus dans la maison des pauvres, en voyant cette salle ornée si magnifiquement, ces tables chargées des mets les plus recherchés. Evidemment la Charité a passé par ici, et nous voyons l'empreinte de sa main délicate et généreuse. Il y a de ces moments où la pauvreté doit goûter les joies de l'abondance ; ce sont alors des fêtes dont le souvenir ne passe pas.

Après le banquet nous nous rendons dans les salles des séances, où nous remarquons entre tant d'autres choses un 25 et un 50 tout étincelants de lumière. Du côté du 25 l'écusson de Mgr Laflèche : *D'argent, portant au chef une flèche de sable accompagnée des lettres L. P. L. et E. 3-R. Une champagne aux flots d'azur portant un canot de gueule avec deux avirons du même posés en sautoir. Exergue : Suaviter et fortiter.*

Du côté du 50, on voit l'écusson de Mgr Caron : *D'or, portant un olivier en sinople, posé sur une champagne du même, ayant au chef trois colombes posées une et deux. En exergue : Aviculis umbrans oliva praebet.*

La séance est ouverte : ce sont les orphelines qui en font les frais. Quelles choses délicieuses elles nous font entendre ! Quels dialogues pleins d'à-propos, d'esprit et de sentiment, et comme tout cela part bien du cœur ! Deux ou trois enfants étaient tombés malades quelques jours avant la séance, et elles sortaient de leur lit de souffrance pour venir jouer leur rôle. Leur petite voix s'échappe avec peine d'un gosier endolori. Mais ces enfants excitent un intérêt d'autant plus vif : tous les écoutent avec une attention extrême et une émotion à peine contenue. Le succès est complet.

Sur la fin de la séance, une grande orpheline se présente sur le théâtre, portant un parchemin magnifiquement enluminé, et d'une voix grave, qui pouvait sembler basse mais qu'on entendait distinctement partout, elle lit l'adresse de circonstance à Mgr Laflèche. Elle disait : " Quoi ! les plus humbles, les dernières de vos ouailles, les petits enfants, puis les pauvres, les orphelins, les délaissés de ce monde sont les premiers appelés à faire entendre leur voix dans ce concert unanime de tout le diocèse des Trois-Rivières... que dis-je ?... de tout le peuple canadien. Pourquoi cela ? Ah ! ce doit être pour donner à cette fête religieuse de la terre le cachet de la grande fête du ciel dans laquelle, paraît-il, les derniers de ce monde seront les premiers dans la gloire." Elle disait encore : " Est-ce que dans la pensée de vos chanoines et des prêtres chargés d'organiser cette démonstration, les pauvres de votre diocèse, monseigneur, comme ceux de Rome au IIIe siècle, seraient le trésor de votre église ; et nos Mères, ces vierges consacrées à Dieu, les perles et les pierres précieuses de votre mitre épiscopale ?... "

Certes, il me plairait d'insérer ici toute cette adresse, ce serait un joyau au milieu de ma prose, mais l'espace est limité au MONDE ILLUSTRE. Du moins, ce que j'en ai cité pourra faire comprendre un peu quel était le ton de cette fête. Une autre orpheline lit aussi une belle adresse à Mgr C. O. Caron, et nous nous retirons, touchés et un peu éblouis.

.

Voici le 24 février. Les fêtes religieuses commencent. Voyez 200 prêtres s'avancant en procession : les archevêques et les évêques, les protonotaires apostoliques et les prélats domestiques de Sa Sainteté, aussi bien que les chanoines de

diocèse, sont avec leurs différents costumes ; tous les autres prêtres sont revêtus de la cotta. Cette procession est l'une des plus importantes qui se puissent voir. Deux laïques se placent au milieu des prêtres, dans le bas-chœur : messieurs Tél. Normand, maire de la ville, et George Caron, frère du héros de la fête. La nef et toutes les tribunes sont remplies d'une foule compacte. Mgr Lafleche assiste, paré, au trône.

Mgr Caron officie, car c'est le jour qui lui est consacré. Il arrive au chœur portant la mitre blanche ; sa nouvelle dignité lui permettant d'en agir ainsi. Mgr Caron est un vieillard de 76 ans, au teint encore frais, à la chevelure grisonnante, à la voix forte et agréable. Sa démarche est un peu pesante et un peu craintive, mais en somme il porte vaillamment le poids de ses nombreuses années. Tous les cœurs débordaient de tendresse en le voyant à l'autel, car ce vieillard n'a pas d'ennemis parmi nous, et il compte une foule d'amis dévoués. Tout lui faisait fête en ce jour : l'assistance et notre cathédrale elle-même.

La connaissez-vous, notre cathédrale des Trois-Rivières ? Je ne voudrais pas montrer de vanité, mais je puis bien vous affirmer qu'elle est gentille. Ses colonnes sont les plus belles qu'il y ait dans notre pays ; sa voûte s'élance avec grâce, et les dessins que le peintre y a prodigués reposent très agréablement la vue. Mais au 24 février, tout en gardant sa beauté ordinaire, elle avait pris un air de fête qui réjouissait tous les regards. C'est que M. Beullac était venu faire sa toilette, et on connaît le bon goût de ce monsieur dans l'ornementation des églises. Le chœur était tendu de draperies précieuses, parsemées de lis d'or. Chaque colonne portait un trophée de pavillons aux couleurs pontificales, avec les armes de Léon XIII. De la voûte tombaient de larges bandes aux couleurs blanches et jaunes. Puis des inscriptions bien choisies venaient parler aux yeux et au cœur.

La sainte messe a commencé au milieu de cet ensemble plein de grandeur et de charmes. Le chœur de l'orgue, un chœur puissant entonne le *Kyrie* harmonisé de la messe du second ton. Un chœur de prêtres, accompagné par un harmonium, répond de l'autre extrémité de l'église. Les voix de ce second chœur chantent à l'unisson, mais avec tant de précision et tant de force qu'elles électrisent les auditeurs. Après avoir entendu cette messe et celle du jour suivant, je suis demeuré persuadé qu'on avait bien fait d'adopter le plain-chant pour des fêtes comme celles que nous voulions célébrer. A l'Évangile, M. l'abbé Ouellet, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, monte à la tribune sacrée. Il dit, avec une éloquence toute calme mais sûre d'elle-même, les grandeurs étonnantes du prêtre. On suit avec intérêt son argumentation limpide, et on se rend avec bonheur aux magnifiques conclusions qu'il sait en tirer. Avec la retenue qui convient à la chaire, il fait quelques applications heureuses au digne prêtre que nous honorons en ce jour. Dans cette partie de son discours, il arrive parfois jusqu'au pathétique.

Lorsque le savant prédicateur descendit de la chaire, il avait conquis l'estime de tout son auditoire, car on avait reconnu dans sa personne les traits du prêtre qu'il nous avait fait admirer.

Après la messe, Mgr Caron va se mettre à genoux devant son évêque, et les mains entre ses mains, il lui renouvelle la promesse d'obéissance qu'il a faite à son ordination. Et quand le *Te Deum* a été chanté, le vénérable jubilaire, un peu abattu, il est vrai, par la fatigue et l'émotion, vient se mettre à l'entrée du chœur, et M. le chanoine Prince, accompagné de Son Honneur le Maire, lui présente une adresse au nom du clergé et des fidèles. On rappelle à ce vétéran du sanctuaire ce qu'il a été pour le séminaire de Nicolet, ce qu'il a été et ce qu'il est encore pour les Ursulines des Trois-Rivières, et enfin ce qu'il a fait comme grand vicaire, pendant trente-cinq ans.

Pour donner une forme tangible à la reconnaissance de tous les cœurs, on a jugé bon de lui offrir un modeste cadeau. A ce moment, M. Normand s'approche et lui présente sous enveloppe un chèque de mille piastres. Mgr Caron remercie tous ses amis de la démonstration imposante qu'ils ont bien voulu lui faire, mais il

proteste contre les louanges qui viennent de lui être adressées. Nous savions d'avance que l'humilité convient essentiellement aux grands cœurs.

TÉMOIN.

(La fin au prochain numéro)

BEAUX-ARTS : BUSTE DE MGR LAFLECHE

PAR M. A. CARLI

Nous avons déjà parlé, dans les colonnes de ce journal, de M. Alexandre Carli, jeune sculpteur auquel nous prédisions, dans le temps, un brillant avenir. Nos prévisions ne nous ont pas trompé ; chaque jour est venu les confirmer. Nous constatons, en effet avec le plus grand plaisir, une touche toujours plus artistique dans les travaux de notre compatriote.

Tout dernièrement, à la demande des sœurs de la Providence, M. Carli a fait le buste de Mgr Lafleche, évêque des Trois-Rivières, buste qui lui a été offert à l'occasion de ses noces d'argent épiscopales.

Nous avons vu ce travail, et nous ne craignons pas de dire qu'il est supérieur à toutes les œuvres déjà produites par M. Carli. Les plus infimes détails ont été soigneusement reproduits, rien d'oublié. Aussi, des traits ascétiques du pieux vieillard qui règne sur le diocèse des Trois-Rivières, il se dégage un air de vie qui frappe le regard du simple observateur.

M. Carli voudra bien accepter nos sincères félicitations. Il y a chez lui l'étoffe d'un sculpteur d'un rare mérite ; ses œuvres de débuts le prouvent amplement. La couronne qui ceint le front de maints artistes en renom viendra certainement ceindre le sien dans un avenir prochain.

Tandis que nous sommes à parler beaux-arts, nous dirons un mot sur un sujet que nous avons bien à cœur. Nous demanderons à nos artistes de produire des œuvres originales, et de ne pas se contenter, comme par le passé, de nous donner des copies plus ou moins bien réussies des chefs-d'œuvre des artistes européens. Autrefois, peut-être était-il nécessaire de se contenter de copier les œuvres des artistes étrangers, mais, maintenant, il y a au milieu de nous des artistes capables de créer des sujets.

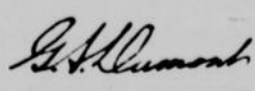
En parcourant nos édifices publics, du moins ceux qui contiennent des œuvres artistiques, nous constatons, avec regret, l'absence complète d'œuvres originales canadiennes. Tout a été copié, depuis le plus petit tableau jusqu'au plus grand. C'est un défaut contre lequel il convient de réagir.

Jamais, si nous continuons ainsi, nous ne formerons une école de peinture vraiment canadienne. Les pays de l'Europe nous ont déjà donné l'exemple, en se créant pour chacun d'eux une école particulière qui a un cachet tout à fait national.

Si nous voulons voir les beaux-arts prendre un plus grand essor parmi nous et, en même temps, attirer l'attention des étrangers qui visitent le Canada, il faut que nos artistes cessent d'être des copistes et deviennent à leur tour des créateurs.

Nous espérons que notre conseil sera bien écouté, car il vient d'un homme dévoué au développement des beaux-arts en ce pays.

Le tort n'est pas aux artistes, dans bien des cas, je me hâte de le dire, mais bien plutôt à ceux qui les emploient. La raison en est bien simple, on leur donne à peine de quoi payer les couleurs qu'ils mettent sur leurs toiles. Pour un artiste qui veut produire quelque chose de remarquable, il faut qu'il fasse des déplacements, qu'il ait des modèles, etc., et comment veut-on qu'il fasse tout cela, si on ne lui donne qu'un prix ridicule pour ses travaux ?



PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Leu (deux primes : \$25.00 et \$1.00) 146, rue Dorchester ; L. E. Pageau, 453, avenue Laval ; L. P. Dion, 1134, rue Mignonne ; Elzéar Charbonneau, 55, rue St-Dominique ; Camille Lefebvre, 181, rue Craig ; Dlle Dalvina Belisle, 1502, rue Ste-Catherine ; Dame Aldéric Viau, 270, rue St-Constant ; Louis Lalonde, 263, rue Montcalm ; Moïse Major, 865, rue Sanguinet ; Cesira Cousineau (\$10.00), Place du Marché Saint-Laurent ; Dame Louis J. Tessier, 1030, rue Mignonne ; L. Lamarre, 120, rue Hâvre ; J. T. Cardinal, 473, rue St-Denis ; Joseph Chevalier, 110, rue St-André ; Joseph Vézina, 78, rue Bleury ; Dame Marie Maillard, 306, rue Mignonne ; Hercule Hamelin (\$3.00), 289, rue Dorchester ; J. Beaupré, 280 G, rue Panet ; Delle Maria Bougie, 260, rue des Seigneurs ; Zéphirin Lefebvre, 1107, rue St-Antoine ; Dame Gustave St-Martin, 564, rue Sanguinet ; Cléophas Lafrenière, 14, rue Ste-Julie ; Henri Allard, 411, rue Craig ; E. Neveu, fils (deux primes), 256, rue Logachetière ; Dame B. Bienvenu (\$2.00), 88, rue Maisonneuve ; Arthur Larose, 1087, rue St-Laurent ; E. Huet, 1216, rue St-Laurent.

Québec.—Michel Métivier (\$5.00), 162, rue du Roi, St-Roch ; Delle Auxillia Germain, 248, rue St-Joseph, St-Roch ; Joseph Letellier, 66, rue Saint-Ignace, St-Sauveur ; Delle Eva Demers, 238, rue Saint-Jean ; R. Leclerc, 458, rue Saint-Joseph, St-Roch ; A. Picard, 140, rue Charest, St-Roch ; Wilfrid Jobin, 57, rue Kerrouack, Saint-Sauveur ; G. A. Lépine, 142, rue Deprairie, Saint-Roch ; Delle Elise Bédard, 119, rue Bédard, Saint-Sauveur.

St-Jean d'Orléans.—Capt. N. Lachance. St-Henri de Montréal.—N. Charron, 209, rue St-Am. broise ; Delle Delphine Leduc, 232, rue Lemoine, Ste-Cunégonde.—Georges Sicard, 137, rue Atwater ; J. A. Thibault, 1549, rue St-Jacques.

Pointe St-Charles.—Dame G. Simpson, 340, rue Centre Maisonneuve.—S. Leduc, 141, rue Letourneux.

Stanstead.—Dame E. S. Mazurette.

St-Vincent de Paul.—Cyrille Bisson.

Toronto.—L. Bredonnoz, 81, rue Ontario.

St-Laurent.—Léon Groulx.

Stanford.—Oscar Drolet.

L'Islet.—J. E. Casgrain.

Beauharnois.—Alfred Olivier.

Laprairie.—Dlle Alphonsine Colletta.

JEUX DES MAINS



Tête de bœuf.

On cause du dernier suicide. —Vous savez la nouvelle ? X... vient de se pendre.

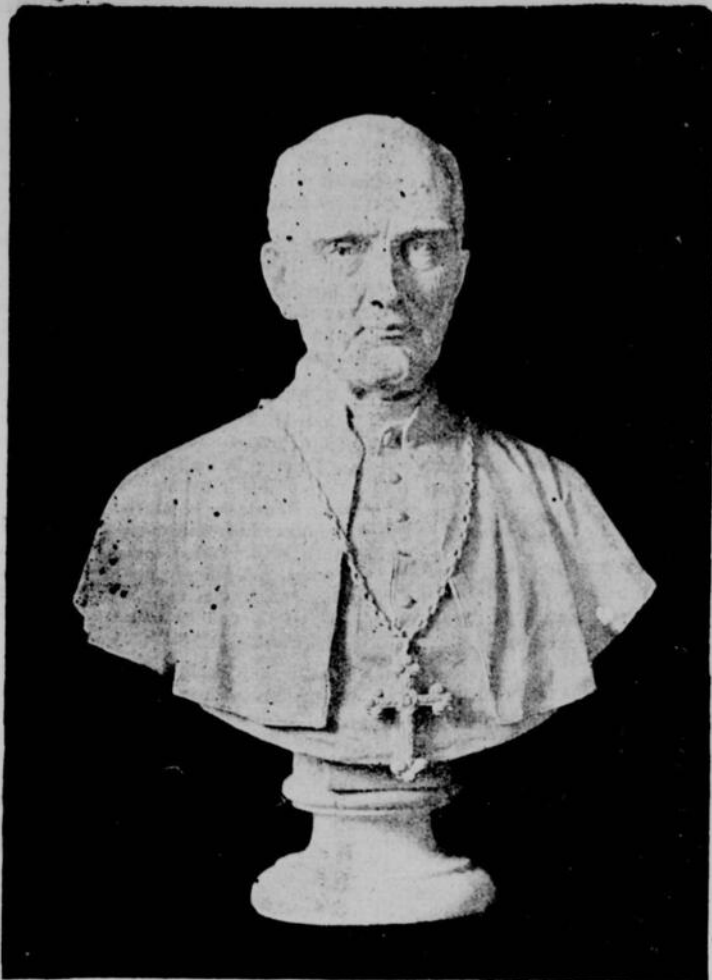
—Le malheureux ! Où avait-il la tête ?

—Dans un nœud coulant, parbleu !

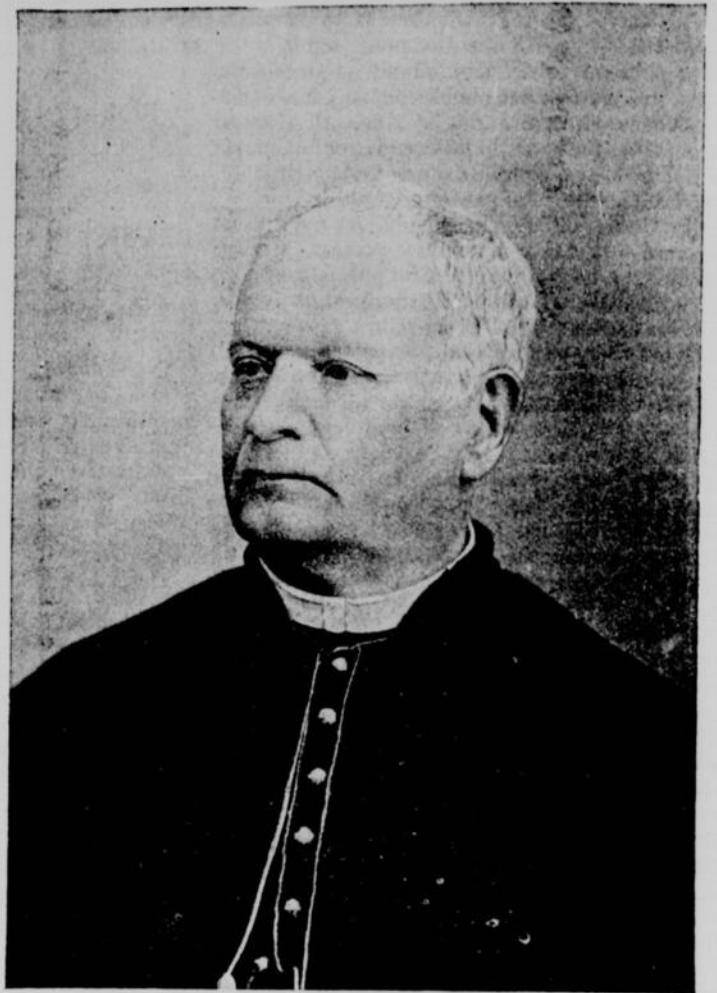
* * *

Vieille tante.—Ma chère nièce, je viens de faire mon testament, tu y trouveras à ma mort une jolie petite somme de \$10.000.

Jeune nièce.—Oh ! ma chère tante, je ne puis trouver de mots pour vous exprimer ma reconnaissance. Croyez-vous, vraiment, que vous êtes mieux aujourd'hui ?



BUSTE DE MGR LAFLECHE
PAR M. CARLI



MONSIGNOR C.-O. CARON
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE " AD INSTI...



LA FAMINE EN RUSSIE.—PAYSANS AYANT ABANDONNÉ LEURS VILLAGES EN ROUTE POUR SAINT-PÉTERSBOURG



MAUVAISES NOUVELLES.—TABLEAU DE FANNIE MOODY

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Des chiens terre-neuve se jetaient à l'eau, nageaient, puis revenaient à terre, en se secouant et en aboyant. Là-bas, des barques de pêcheurs rentraient, sous la brise qui fraîchissait et enflait le triangle de leurs voiles. Au loin, près de la rive, on apercevait le réseau tout nu d'un trois mâts, comme de grandes toiles d'araignées, suspendues aux troncs et aux branches dénudées de trois arbres. Un vol de mouettes sillonnait les airs avec de grands balancements d'ailes, et des cris semblables au grincement des cabestans. Le *Stanley*, tout fier de sa nouvelle toilette d'été, évoluait avec une lenteur majestueuse, suivi d'un long panache de fumée. Le *Saint Lawrence*, glissait comme une hirondelle sur la surface de l'eau, avec ses deux étages de cabines blanches. A bord, des mains de femmes agitaient des mouchoirs blancs en signe de bienvenue.

L'attention des promeneurs se reportait alors sur un vaisseau de guerre, le *Bellorophon*, récemment arrivé en visite à Charlottetown, et dont la ligne imposante se dessinait au milieu de la baie. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient horizontalement sur les embrasures des batteries, éclairant la gueule de bronze des canons, puis remontaient sur le pont, allumant partout des étincelles, sur le vernis des rampes de bois, sur les cuivres, sur les galons d'or des officiers, et avivant le rouge des cheminées. Une chaloupe était près d'aborder le vaisseau au milieu, toute pleine de demoiselles, habillées de toilettes claires et vives, contrastant avec le bleu sombre des uniformes marins constellés de galons d'or et de boutons de cuivre, étincelants, comme un bouquet de nénuphars flottants dans le vert foncé de leurs larges feuilles.

Le canot était arrivé près de la rampe d'abordage. Les officiers présentaient galamment la main aux dames, en s'inclinant, pour les aider à débarquer. La plupart ne mettaient le pied en avant qu'avec beaucoup de circonspection et feignant d'avoir peur à la moindre oscillation du bateau qui les rejetait sur le bras de leurs cavaliers, avec un petit cri effarouché. D'autres, plus hardies, s'élançaient résolument à l'abordage. Des éclats de rire s'élevaient comme des fusées d'artifices, grossis encore par la sonorité des flots.

— Que ces jeunes gens sont donc heureux, pensait Henri.

Puis, la chaloupe vide retournait au rivage pour se remplir de nouveau. Sur le pont du navire, la foule grossissait à vue d'œil, accrue sans cesse du flux des nouveaux arrivants. Une large tente s'étendait au dessus de leurs têtes, comme un plafond blanc, avec des festons de verdure et de fleurs sur les côtés, des guirlandes, courant partout le long des cordages, embrassant les agrès s'enroulant en spirales voluptueuses autour des mâts et des cheminées. De distance en distance, des trophées de drapeaux déployant artistiquement leurs vives couleurs sur un fond d'une blancheur immaculée. Au dessus, dans la mâture, couraient, toutes frémissantes, de longues files d'oriflammes de toutes couleurs, et les pavillons de la vieille Angleterre déroulaient glorieusement au haut des mâts, leurs longs plis rouges et leurs triangles bleus caressés doucement par la brise du soir.

— Marguerite, fit Henri, ne désirez-vous pas

vous rendre à la réception à bord du navire ? Il en est temps encore. J'espère qu'au moins, je ne vous ai pas retardée ?

— Non, Henri, pas le moins du monde. Si j'avais voulu assister à cette réception, je vous l'aurais déjà dit et je vous aurais prié de m'y accompagner. Mais, je n'y tiens nullement ; je suis un peu fatiguée, après les exercices quelque peu violents de la journée ; j'en ai perdu l'habitude depuis quelque temps. D'ailleurs nous sommes bien placés ici pour jouir de la fête. Je préfère maintenant le rôle de spectateur à celui d'acteur.

Et ils s'assirent sur un talus presque à pic sur le bord de la rivière.

Le ciel s'assombrissait de plus en plus. A l'horizon, les contours brumeux de la terre et des nuages, frappés des reflets du soleil légèrement dorés, semblaient une chaîne de collines aux sommets couverts de neige. Derrière, un lac aux flots d'or d'une grande limpidité, avec ses îles, ses presqu'îles, ses détroits, ses baies, puis, au fond, de longues rayures, jaunes et grises, descendant au lac, comme les sillons des champs nouvellement labourés sur la pente douce d'une colline.

Peu à peu les teintes de ce magnifique tableau s'affaiblissaient et les dessins perdaient la netteté de leurs contours, comme si le pinceau d'un peintre gigantesque et sublime y fût venu jeter les ombres à foison.

Et Henri pensait :

C'est bien là l'image de la vie. C'est d'abord un tableau splendide que réchauffe et illumine le soleil de l'amour. Le soleil disparu, tout s'en va, tout s'efface ; il ne reste plus que ténèbres et deuil.

— Oh ! comme il fait sombre, ne put-il s'empêcher de remarquer, plus impressionné encore par le cours de ses pensées que par l'obscurité qui commençait à se répandre.

— Oui, fit distraitemment Marguerite ; mais il en est ainsi tous les jours, et demain l'aurore reviendra plus brillante que jamais.

Avait-elle saisi le cours de ses pensées ?

N'étaient-ce là que des paroles banales ou était-ce une promesse pour l'avenir ? Qui l'eût pu dire ?

Henri jeta les yeux sur Marguerite, mais le beau sphinx était plus impénétrable que jamais. Dans le recueillement du soir, sa physionomie était impassible. A peine semblait-elle distraite par le spectacle de la réception sur le bateau.

Des lanternes vénitiennes s'allumaient de tous les côtés à la fois, sous la tente et au-dessus, dans la mâture. Bientôt l'illumination fut complète. Ce ne fut d'un bout à l'autre que de longues traînées de lumière, un large réseau de feux de toutes couleurs dans lesquels les navires furent enveloppés.

De longs cris de joie et d'admiration s'échappaient de tous les côtés.

Bientôt l'on vit sur le pont les couples s'enlacer et tourbillonner au son de la musique du bord jouant une valse rapide. C'était le bal qui commençait.

— Qu'ils sont heureux ! murmurait Henri avec un soupir étouffé.

Beaucoup étaient heureux, sans doute. Tous l'étaient-ils dans le sens que l'entendait Henri ? Certainement non. Il en était là comme partout ailleurs. Combien de jeunes filles languissaient dans l'attente d'un amour digne de leur jeunesse et de leur beauté, ne voyant autour d'elles aucun de ces élans spontanés qu'arrache l'enthousiasme, ni de ces pudiques réserves que commande la timidité ; mais seulement cette politesse conventionnelle qui n'est le plus souvent que le brillant manteau de la froideur et de l'indifférence ? En effet, l'audace et la timidité ne sont que les deux manifestations extrêmes d'un sentiment, et ce sentiment est d'autant plus violent le plus souvent qu'il cherche à se repaître sur lui-même. Ce sont les deux pôles de l'amour, les deux pôles de l'aimant, où se concentre toute la force du sentiment, tandis qu'au milieu, c'est la ligne neutre où disparaît toute trace d'attraction. Combien de jeunes gens aussi qui aiment en secret et presque sans espoir, vers de terre amoureux des étoiles ! Ils ont élevé, dans le plus profond de leur cœur, à l'idole qu'ils adorent un sanctuaire

impénétrable à tout regard profane. Eux seuls y descendent à chaque instant pour prier en secret aux pieds de leur idole bien aimée. Mais l'idole n'a même pas pour eux un regard de pitié. Ainsi va le monde. Nous passons notre existence en vains désirs, en soupirs inutiles, en regrets superflus.

Nous sentons bondir dans nos cœurs l'enthousiasme sacré, et nous devons le réprimer de toutes nos forces. Ces chants d'amour que nous voudrions entonner, résonnent sur les fibres de notre cœur comme un chant de mort sur les cordes d'une lyre à moitié brisée. Pourquoi ? Parce que, par un aveuglement fatal, nous nous obstinons à poursuivre un amour qui nous repousse, tandis que nous ignorons ou repoussons un amour qui nous tend les bras. O éternelle contradiction des choses, humaines, tu feras donc toujours notre malheur !

Par la réflexion, Henri se rendait compte de tout cela. Tous ces jeux, tous ces amusements que nous décorons du nom de plaisirs, cachent souvent bien des mécomptes et des déceptions, bien des douleurs. Ce jeune homme si galant, si empressé autour de sa danseuse qui lui donne ses meilleurs sourires, à la mort dans l'âme parce que celle qu'il aime en secret n'a pour lui que de l'indifférence ou du dédain. Et telle jeune fille, fêtée, complimentée, adulée par tout le monde, la reine du bal, peut être, versera dans sa chambre des larmes amères, par ce que le seul homme qui occupe son cœur et sa pensée, a passé près d'elle indifférent, ou, — pis que cela, — ne lui a adressé que des formules de politesse banale. Heureux encore ceux qui ont la force de revêtir le manteau du plaisir pour couvrir leurs blessures ; beaucoup ne l'ont pas, et ils s'en vont par le monde, tête baissée, étalant leur découragement et leur dégoût de la vie.

LOUIS TESSON.

(La fin au prochain numéro.)

CAUSERIE DU DOCTEUR

Le citron et la diarrhée.—On préconise le citron pour couper rapidement la diarrhée. Il suffit de mettre deux tranches de citron et quelques morceaux de sucre dans un grand verre, de verser dans celui-ci de l'eau bouillante, de remuer pendant cinq minutes et de boire le plus chaud possible.

Deux ou trois verres de cette limonade chaude, pris de demi-heure en demi-heure, suffisent pour arrêter la diarrhée.

Le remède est facile, agréable et mérite bien qu'on le note, surtout pour quand viendra le temps des chaleurs.

Insomnie.—Pour provoquer le sommeil, les Américains donnent un procédé très simple qui a d'excellents résultats.

Cet effet est paraît-il, très rapide et très agréable, et le sommeil ainsi obtenu est infiniment plus calme que celui produit par les narcotiques.

Il consiste à mouiller la moitié d'une serviette et à la plier de façon que la partie sèche de cette serviette soit en dehors, ce qui a pour but d'empêcher la trop grande évaporation de la partie mouillée ; elle est appliquée sur la nuque, les deux bouts de la serviette sont attachés sur le front.

L'eau chaude peut être employée comme l'eau froide, mais la plupart des personnes préfèrent celle-ci.

Ce procédé est utile surtout pour calmer la surexcitation du cerveau provenant soit de chagrins, de préoccupations ou d'un grand travail intellectuel.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL 26 MARS 1892

Mlle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

A part cette calvitie persistante Moralès de venait, je vous l'affirme, un homme agréable. Son aspect n'était plus de nature à faire pleurer d'épouvante les petits enfants, et pour tout dire en un mot, les alguazils de son pays natal auraient passé près de lui sans constater du premier coup-d'œil son identité !.....

VII

OU CARMEN ET OLIVIER NE SONT PAS D'ACCORD, MAIS OU MORALÈS ET CARMEN S'ENTENDENT À MERVEILLE

Un matin Olivier, au lieu de rester auprès de Carmen ainsi qu'il en avait pris l'habitude depuis quelque temps, passa la journée tout entière dans les bureaux de la maison de commerce où il n'avait pour ainsi dire pas mis le pied depuis la mort de son père.

Il examina les livres avec le caissier et se fit rendre un compte exact de la situation de ses affaires. Il envoya prendre des traites, payable à vue et au porteur, sur les principales maisons de banque de l'Europe et de l'Amérique, il fit remplir d'or monnayé des barils et des sacoches, il signa des procurations qui permettaient à des hommes de confiance d'administrer sa fortune pendant une longue absence, enfin il donna l'ordre au capitaine d'un de ses navires, de compléter son équipage, d'approvisionner son bord et de se tenir prêt à mettre à la voile avant la fin de la semaine.

Il revint à la maison d'Ingouville pour le repas du soir, et Carmen ne remarqua aucun changement dans sa manière d'être envers elle, si ce n'est qu'au moment de la quitter pour regagner son appartement, il se contenta de lui tendre la main au lieu d'appuyer ses lèvres sur son front comme de coutume.

La jeune femme n'apporta d'ailleurs qu'une médiocre attention à ce détail. Elle avait bien autre chose dans la tête.

Deux journées s'écoulèrent sans amener le moindre incident qui vaille la peine de trouver place en ce récit.

Olivier passait la plus grande partie de son temps sur le quai de l'un des bassins, causant avec son capitaine, et surveillant l'approvisionnement de son navire.

Le troisième jour, dans la matinée, il se fit annoncer chez sa femme, fort surprise de cette visite inattendue.

—Ma chère Annunziata, lui dit-il, êtes-vous disposée à m'entendre ?..... Je désire avoir avec vous un entretien sérieux, mais qui sera court....

Un peu inquiète de ce début, quoique la physionomie parfaitement calme et le ton mesuré de son mari ne présageassent rien de fâcheux, Carmen répondit par un signe affirmatif.

Olivier reprit :

—Pardonnez-moi si le sujet que je vais traiter rouvre dans votre cœur une blessure saignante encore..... Je voudrais pouvoir vous épargner toute émotion pénible, malheureusement ce n'est pas possible..... il me faut vous parler de votre père.....

Carmen tressaillit.

—Je sais combien vous avez aimé cet homme admirable, poursuivit Olivier ; je comprends

toute l'amertume de vos regrets, et ses regrets, je les partage..... Don José et mon père étaient deux frères l'un pour l'autre..... Laissez vos larmes couler devant moi sans contrainte, Annunziata, j'y joindrai les miennes.....

Carmen baissait la tête, non pour cacher les larmes qui ne coulaient point, mais afin d'éviter les regards fixes et perçants de son mari.

Elle se sentait envahie par une anxiété vague et sans cause déterminée.

Olivier continua :

—Mon père devait tout au vôtre, comme le vôtre devait tout au mien, et le fardeau de la reconnaissance ne leur semblait lourd ni à l'un ni à l'autre..... Vous connaissez aussi bien que moi le double et dernier engagement pris par Philippe Le Vaillant vis à vis de José Rovero. La moitié de cet engagement ne regardait que vous Annunziata, l'autre avait trait à la fortune de votre père, compromise fatalement par une succession inouïe de malheurs ! La première dette est payée, puisque vous êtes riche et que vous portez un nom honorable ; le moment est venu d'acquitter la seconde..... Je crois, et vous le croirez comme moi, que je ne saurais mieux prouver tout mon amour et tout mon respect pour la mémoire vénérée de votre père, qu'en me consacrant corps et âme à la liquidation de ses immenses affaires..... au lieu d'envoyer un fondé de pouvoirs à la Havane, j'y veux aller moi-même.....

—Quoi !..... s'écria Carmen, pâle d'une profonde émotion de joie, vous partirez, Olivier ?

—C'est-à-dire que nous partirons..... répondit le jeune homme avec un sourire.

La joie de Carmen se changea subitement en épouvante et sa pâleur devint livide.

—Nous ? balbutia-t-elle, vous avez dit : nous partirons..... songez-vous donc à m'emmener ?

—Certes, j'y songe, et je n'accepte point la pensée de me séparer de vous.....

—Mais, c'est impossible ! s'écria Carmen presque défaillante.

—Et, pourquoi cela, je vous prie ?...

—Un si long voyage me cause un insurmontable effroi..... la seule vue d'un navire me rappelle les horreurs de ma dernière traversée.....

—Je comprends tout ce que de pareils souvenirs ont de pénible, mais il me semble cependant que c'est la confiance et non l'effroi qu'ils devaient vous inspirer, puisque la protection divine s'est étendue sur vous d'une façon si éclatante..... puisque vous avez survécu seule à l'immense naufrage dans lequel tout périssait autour de vous.....

—Peut-être avez-vous raison, Olivier..... mais je suis faible, et, vous le voyez, je tremble et je pleure à la pensée de cet effrayant départ.....

En effet un tremblement convulsif secouait le corps de Carmen, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

—Il m'est vraiment pénible de vous voir dans cet état d'angoisse, ma chère Annunziata, répondit Olivier, et de ne pouvoir vous consoler et vous rassurer..... J'espère cependant que vos inquiétudes irraisonnées se dissiperont bien vite et que la réflexion vous rendra plus calme..... Songez que vous allez contribuer à l'accomplissement du dernier vœu de votre père..... Songez que vous pourrez prier à genoux sur la tombe où il repose, y verser les douces larmes du devoir accompli, et que du haut du ciel don José Rovero et Philippe Le Vaillant vous verront et vous béniront.

—Olivier, balbutia Carmen d'une voix suppliante, Olivier, je vous en conjure, renoncez à m'emmener.....

—Je vous ai déjà dit que je ne consentirais point à m'éloigner de vous.

—Eh bien ! renoncez à ce voyage.

—Ne l'espérez pas. Ce qui est décidé doit s'accomplir et s'accomplira.....

—Olivier, vous êtes cruel !..... vous êtes sans pitié !.....

—Est-ce être cruel et sans pitié que de refuser de vous quitter ?.....

—Ainsi, votre résolution est prise ?

—Irrevocablement

Carmen essuya ses larmes, elle redressa sa

taille ployée, ses sourcils se froncèrent et l'expression de sa physionomie se modifia tout à coup.

—Eh bien ! dit-elle d'une voix sèche et brève, si vous êtes décidé, je le suis aussi. Si votre volonté est inflexible, la mienne le sera. Je ne partirai pas.

Après cette déclaration énergique, Carmen s'attendait à une explosion de colère de la part de son mari.

Il n'en fut rien.

Olivier se contenta de sourire et répondit :

—Je crois que vous vous trompez.

—Prétendez-vous me contraindre ?.....

—C'est avec regret que je le ferai, mais je le ferai.

—Quoi ?..... même par la force ?.....

—Même par la force, s'il le faut.....

Carmen poussa un cri de rage et lança sur Olivier un regard de haine farouche.

—Ah ! fit-elle ensuite, vous vous démasquez enfin ! vous ne m'avez jamais aimé !..... Pour vous je ne suis pas votre femme, je ne suis pas votre égale, je suis une esclave que vous voulez faire trembler en la menaçant du fouet du commandeur !.....

—La femme est l'esclave du mari, répliqua le jeune homme avec son calme habituel, la loi de Dieu et la loi des hommes l'ont voulu ainsi..... Seulement, il dépend d'elle que cette esclavage soit bien doux.....

Quelques minutes de silence succédèrent à ces dernières paroles.

Carmen, la tête penchée sur sa poitrine, sembla réfléchir profondément :

Olivier la regardait avec compassion, mais sans colère.

—Vous avez raison ! dit la gitane au bout d'un instant en relevant la tête. L'homme est le plus fort, et si l'esclave veut lutter contre son maître il retombe brisé..... Ma révolte de tout à l'heure était insensée..... vous me l'avez fait comprendre, elle ne se renouvellera pas..... J'accepte le nouveau rôle que vous m'imposez. Ma volonté n'existe plus, je me soumets..... Quand partirons-nous ?

—Demain.

Carmen sentit un petit frisson courir sur sa chair.

—Vous me prévenez bien tard ! dit-elle, j'ai des préparatifs à faire pour un si long voyage, et le temps me manquera.

—Vous avez toute la soirée d'aujourd'hui et toute la journée de demain, car nous ne mettrons à la voile qu'à marée haute, à dix heures du soir..... il suffira donc que vos bagages soient prêts à huit heures, pour les porter à bord.

—C'est bien. Jusqu'à demain soir, suis-je libre ?.....

—Vous êtes libre toujours.

—Comme l'esclave ! répliqua Carmen amèrement, comme l'esclave !..... avec un anneau de fer au pied, et la marque du maître à l'épaule !.....

Olivier ne répondit pas un mot. Il se contenta de sourire, il s'inclina devant sa femme, et il sortit de la chambre et bientôt de la maison.

—Allons, murmura l'ex baladine restée seule, le sort en est jeté ! Il faut agir..... c'est lui qui l'aura voulu !

Elle frappa sur un timbre à deux reprises.

Une camériste accourut.

—Allez prévenir don Guzman que je désire lui parler sans retard..... dit-elle à cette fille.

Un instant après Moralès arrivait.

Il trouva Carmen assise devant un petit meuble de bois des îles, et écrivant d'une main fiévreuse.

—Attends, fit-elle sans s'interrompre, j'ai fini.....

Elle ploya en forme de lettre l'un des deux papiers sur lesquels elle venait de tracer quelques lignes, et elle cacha l'autre dans son sein.

Elle se leva ensuite et elle s'approcha de Moralès qui s'était assis à l'une des extrémités de la chambre.

—Santa Maria ! s'écria le gitano en jetant les yeux sur le visage de sa sœur, te voilà pâle comme une morte ! tu me fais peur !..... qu'y a-t-il donc ?.....

—Il y a, mon pauvre Moralès, que nous sommes perdus !.....

—Perdus ! répéta l'Espagnol avec effroi.
 —Presque sans ressource !
 —Ton mari a tout découvert ?.....
 —Ce ne serait rien.
 —Que peut-il nous arriver de pis que cela.
 —Olivier a résolu de partir demain et de m'emmener.....
 —Où donc ?
 —A la Havane.
 —A la Havane ! balbutia Moralès en joignant les mains. Miséricorde !..... Ah ! tu as raison, nous sommes perdus !.....
 —Si ce voyage s'accomplissait, reprit Carmen, une heure après notre arrivée Olivier saurait la vérité tout entière..... Il serait sans pitié pour la fausse Annunziata, il me livrerait à la justice, et la justice, elle aussi, serait sans pitié et m'enverrait traîner dans la prison les derniers jours de ma misérable vie.....
 —Sans compter, reprit Moralès, que dans le cas où Olivier se contenterait de te chasser, tu retomberais sous la griffe de ce tigre de Quirino !.....
 —Tu vois que la situation est horrible.....
 —Hélas ! je ne le vois que trop ! mais n'existe-t-il aucun moyen d'empêcher ce voyage ?
 —Aucun. J'ai prié, j'ai supplié, tout a été inutile, la volonté d'Olivier est inflexible, il partira ; seulement, moi, je ne partirai pas.....
 —Et comment feras-tu ?.....
 —J'ai deux moyens.
 —Lesquels ?.....
 Carmen présenta à Moralès le papier plié en forme de lettre.
 —Voici le premier, dit elle.
 —Qu'est-ce que cela ?
 —Un billet que tu vas porter au marquis de Grancey. Je lui demande de m'attendre cette nuit, je lui dirai ce qui se passe, je me jetterai à ses genoux, s'il le faut, pour le conjurer de m'enlever..... s'il y consent, je suis sauvée.....
 —Olivier te réclamera..... te fera poursuivre.....
 —Le marquis saura bien me cacher à Paris ; d'ailleurs il est grand seigneur, il est puissant, il sait les paroles qu'il faut dire pour rendre la police aveugle.....
 —D'accord..... mais consentira-t-il ?.....
 —Il m'aime, il consentira.
 —Enfin, il faut tout prévoir..... s'il refusait ?
 —J'emploierais mon second moyen. Je me réfugierai dans un asile inviolable.....
 —Quel asile ?
 —La mort.
 —Un suicide ? murmura l'Espagnol épouventé.
 —Aurais-je donc un autre parti à prendre ?
 —Le courage te manquerait au moment suprême.
 —J'ai la certitude du contraire, d'ailleurs je compte sur toi pour rendre ma tâche plus facile.
 —Tu comptes sur moi, malheureuse ! cria Moralès, tu n'as pas la prétention, je suppose, que je t'immolerai de ma propre main ?.....
 —Non, rassure-toi, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.....
 —Et, de quoi donc ?
 —Tu connais, je le sais, la composition de certains poisons qui tuent et ne font pas souffrir.... Moralès fit un geste de dénégation.
 —A quoi bon nier ? reprit vivement Carmen ; je t'ai entendu te vanter vingt fois de ta science profonde en toxicologie... tu me rendras l'immense service que j'attends de toi, tu me procureras un de ces poisons.....
 —Ne l'espère pas..... demande moi toute autre chose et je le ferai, mais cela, jamais !.....
 —Ainsi, tu refuses ?
 —Oui ! cent fois oui !.....
 —Mais enfin, quel motif t'empêche d'exaucer ma prière ?.....
 —Le meilleur de tous !..... tu es ma sœur, après tout !..... or, un frère ne peut pas aider sa sœur à mourir..... ce serait contre nature....
 —Ainsi, tu as des scrupules ?
 —J'en ai.
 —Toi, Moralès !..... toi qui me proposais, à la Havane, de faire assassiner Quirino !.....
 —Quirino n'était pas mon frère... Caramba !...

je suis un homme comme un autre !..... la voix du sang n'est pas un vain mot.....

—C'est la voix du sang qui t'arrête ?.....
 —Positivement.
 —Eh bien ! je sais comment m'y prendre pour la réduire au silence.....
 —Je n'en crois rien.
 —Tu vas voir.....

Carmen tira de son sein le second papier sur lequel elle avait tracé quelques lignes, et le présenta à son frère en lui disant ce seul mot :
 —Lis !.....

L'Espagnol déploya le papier et ses yeux parcoururent rapidement les phrases suivantes :

“ Ceci est mon testament.
 “ Je donne et lègue au *senor don Guzman Mora* “ *lès y Tulipano, qui pendant toute ma vie a fait* “ *preuve à mon égard d'un dévouement sans bornes.* “ *les deux millions que je possède et qui m'ont été* “ *constitués en dot dans mon contrat de mariage.* “ *Fait au Havre, le vingt troisième jour du mois* “ *d'août 1771.*

Annunziata Le Vaillant.”

Un éclair de cupidité brilla dans les yeux de Moralès.

Carmen surprit cet éclair.
 —Eh bien ! mon frère, demanda-t-elle avec un accent de triomphe, deux millions te paraissent-ils une somme capable de triompher de tes scrupules ?.....

—Ma sœur, répondit le gitano avec un embarras manifeste, j'ai toujours aimé l'argent, je ne m'en cache point, mais il est des circonstances où les millions eux-mêmes perdent leur influence..... Ma conscience, aujourd'hui, me défend de songer à mon intérêt.....

L'ex-baladine haussa les épaules.

—Ta conscience ! répéta-t-elle, tu viens me parler de ta conscience ! Allons donc !..... tu joues en ce moment une comédie inutile ! tu cherches à m'éblouir par un désintéressement auquel je ne crois pas ! bref, tu veux te faire prier. Eh bien, je vais te prier s'il le faut, et qui plus est, te convaincre..... réfléchis donc, mon pauvre Moralès, que, si je me décide à mourir, c'est que la vie sera devenue complètement impossible pour moi..... réfléchis que ma résolution est immuable et que je l'accomplirai par tous les moyens !..... je me plongerai dans le cœur un couteau, plutôt que d'être conduite à la Havane, tu le comprends !..... A défaut d'une arme je me jetterai dans la mer où je me briserai la tête contre une muraille !..... En me procurant le poison que je te demande, ce n'est donc pas un crime que tu commettras..... c'est une bonne action, la seule peut-être de ton existence entière..... Tu ne me donneras pas la mort, tu rendras ma mort plus douce et c'est avec justice que tu en seras récompensé..... Si tu t'obstines dans ton refus, je déchire ce testament..... demain tu pleureras ta sœur, et tu n'auras pas deux millions pour te consoler..... Voyons, laisse-toi persuader..... Tu ne feras rien pour les deux millions, c'est convenu, mais tu feras ce que je te demande, par pitié pour moi, et afin de m'épargner une horrible agonie.....

Depuis longtemps Moralès n'avait trouvé l'occasion de mimer son geste favori, en portant sa main à ses yeux dans le but d'essuyer une larme absente.

Il prit sa revanche en ce moment et il feignit de tremper de ces pleurs un mouchoir qui resta parfaitement sec en définitive.

En même temps il poussa de forts gros soupirs. Pendant quelques secondes Carmen le laissa faire, puis elle demanda :

—Voyons sommes-nous d'accord ?.....
 —Hélas ! balbutia Moralès d'une voix gémissante, tu es irrésistible.....
 —Ainsi, tu consens ?.....
 —Comment refuser ?

—Tu me donneras un poison sûr ?.....
 —Un poison sûr et charmant, qui tue sans qu'on s'en doute..... un poison tel que j'aimerais à me l'administrer à moi-même, en un cas désespéré.....

—Tu vas le préparer aujourd'hui ?...
 —Hélas !... il le faut bien... tu es si pressée...

—Quand me le remettras-tu ?.....

—Ce soir.
 —Attends, Moralès, tu es un bon frère et je ne suis pas fâchée de savoir que mes deux millions vont rester entre tes mains et feront ton bonheur après moi.....

Moralès s'essuya de nouveau les yeux.
 —Carmen, s'écria-t-il ensuite d'un ton pathétique, tu me fends le cœur ! Ne me parle pas de cet argent ! ne m'en parle jamais !.....

Et il ajouta, sans la moindre transition :

—Es-tu bien certaine au moins, ma pauvre sœur, que le testament soit inattaquable ?.....
 —J'en réponds répliqua l'ex-baladine en souriant malgré elle et malgré la gravité de la situation. Je te le donnerai en échange du poison qu'il me faut.....

—Dieu veuille que je ne m'en serve jamais ! fit le gitano avec une émotion de commande ; oui, Dieu le veuille !..... Je vais d'abord et tout de ce pas chez le marquis pour lui porter ta lettre, et ensuite..... hélas !..... hélas !..... je m'occuperai du poison.....

Et Moralès sortit, en essayant, plus que jamais une larme plus que jamais absente.

VIII

LE DERNIER RENDEZ-VOUS

Un peu surpris de recevoir une lettre de Carmen, Georges de Grancey soupçonna que quelque chose d'anormal se passait dans le ménage Le Vaillant.

L'écriture hachée et presque illisible du billet qu'il avait sous les yeux semblait attester qu'une main fiévreuse en avait tracé les lignes.

Le marquis questionna discrètement Moralès, ou plutôt don Guzman car il ne connaissait l'Espagnol que sous ce nom pompeux.

Le gitano se renferma dans la réserve diplomatique qui convenait au futur héritier de deux millions et affirma qu'il ne savait rien.

—J'ai remarqué cependant, ajouta-t-il, que notre chère Annunziata paraît aujourd'hui plus soucieuse et plus préoccupée que de coutume, mais j'ignore les motifs de cette préoccupation, et je ne puis, par conséquent, les apprendre à votre seigneurie.....

Georges chargea Moralès de répondre à Carmen qu'à partir de minuit il l'attendrait à la petite maison, et le gitano quitta l'hôtel où la vieille cité du Havre logeait ses gouverneurs.

A partir de ce moment, jusqu'à l'heure de son retour à Ingouville, Moralès ne perdit pas une minute.

Il se transporta successivement chez tous les droguistes et chez tous les apothicaires de la ville.

Dans chaque boutique il achetait des substances aux noms étranges et des herbes des-échées, venues de l'Afrique et des Indes ; il les faisait réduire en poudre, peser scrupuleusement, et diviser en paquets soigneusement étiquetés.

Ces acquisitions faites, il se procura chez un marchand de cristaux deux très-petits flacons d'inégale grandeur et il se rendit à l'hôtellerie de l'Ancre d'argent où il avait passé quelques jours lors de son arrivée au Havre.

Là il demanda son ancienne chambre, s'y installa et donna l'ordre de lui apporter une cafetière de cuivre neuve et un réchaud plein de charbons ardents.

Il verrouilla la porte, il ouvrit à demi la fenêtre afin d'éviter l'asphyxie, et il se livra à des préparations compliquées dont nous ne tarderons guère à connaître les résultats.

Pendant que ceci se passait, Carmen feignait de s'occuper avec la plus grande activité de ses préparatifs de départ.

De grands coffres étaient ouverts sous ses yeux, et dans ces coffres les femmes de chambre entassaient des vêtements et du linge.

Olivier, un peu avant l'heure du repas du soir, vint prendre des nouvelles de sa femme. Carmen le reçut comme de coutume, et ne sembla point lui garder rancune de ce qui s'était passé entre eux, le matin de ce même jour.

Moralès ne rentra qu'après le souper et fit

aussitôt demander à sa sœur si elle pouvait le recevoir.

La réponse affirmative arriva sur-le-champ.

—Quelles nouvelles ?..... dit avidement la jeune femme en s'élançant au-devant de son frère.

—J'ai vu le marquis.

—Sa réponse ?

—Il t'attendra.....

—C'est bien. Semblait-il surpris de ce rendez-vous inattendu ?

—Un peu..... Surpris et inquiet.....

—T'a-t-il questionné ?

—Oui..... mais j'ai pensé qu'il était prudent de ne lui rien dire..... Mieux vaut, je crois, qu'il apprenne par toi-même les périls et les exigences de la situation.....

—Tu as bien fait et je te promets que tu n'obliges point une ingrate..... quoi qu'il arrive, et vivante ou morte, je te prouverai ma reconnaissance..... mais ce n'est pas tout..... Le poison est-il prêt ?.....

—Il est prêt.

—Tu l'as sur toi ?

—Oui.

—Tu vas me le donner ?

—Carmen, ma sœur, je t'en supplie, réfléchis encore.....

—Toutes mes réflexions sont faites ! ma position n'a que deux issues, tu le sais bien..... La fuite avec Georges, ou la tombe..... Donne moi le poison.....

Moralès tira de sa poche un très petit flacon, que Carmen saisit avec avidité et qu'elle examina curieusement.

Ce flacon était à demi plein d'une liqueur transparente, d'une belle couleur de topaze brûlée, et ressemblant à s'y méprendre à du vin d'Espagne.

—Ainsi donc, demanda-t-elle, c'est la mort ?

—La balle d'un pistolet ou la lame d'une épée ne tuent pas plus infailliblement que ce poison.....

—Est-il foudroyant ?

Non. Il lui faut deux heures pour achever son œuvre.

—Qu'éprouve-t-on après l'avoir bu ?

—Pendant la première demi-heure, rien, puis on s'endort d'un calme sommeil.....

—Et ensuite, on ne se réveille pas, voilà tout.

—Combien faut-il de gouttes pour tuer à coup sûr ?

—La dose que contient le flacon n'est pas trop forte.

—Es-tu certain qu'elle soit suffisante ?.....

—J'en suis certain.

—Même pour tuer un homme ?

—Même pour tuer un homme, répondit Moralès en fixant sur sa sœur un regard étonné.

Il ajouta :

—Pourquoi cette question ?.....

Mais il n'attendait pas la réponse de Carmen.

—Ah ! ah !..... s'écria-t-il avec un éclat de rire sinistre, pauvre sot que je suis ! Depuis ce matin tu te moques de moi, et voici que je te comprends seulement !.....

—Que comprends-tu ?

—Que tu n'as jamais songé à mourir, et que le poison n'est pas pour toi !.....

—Et, pour qui donc ?.....

—Caramba ! pour qui sera-t-il, si ce n'est pour ton mari ?.....

—Et, si cela était, m'approuverais-tu ? fit Carmen avec un effrayant sang-froid.

—Je t'approuverais de toutes mes forces et je dirais que tu prends le seul bon parti.

—En bien, cela est.

—Bravo, ma sœur ! Olivier n'a pas de famille, il est trop jeune pour avoir écrit un testament, légalement tu hérites de lui, c'est donc quatorze millions que nous possédons demain, si ta main ne tremble pas.....

—Ma main sera ferme, car ma volonté sera calme. Je ne désire en aucune façon la mort d'Olivier, je te le jure !..... Georges prononcera cette nuit l'arrêt qui doit frapper ou qui sauvera mon mari..... Si Georges m'enlève, Olivier vivra et, pour tous les millions qu'il possède je ne toucherais pas un cheveu de sa tête..... S'il me faut, au contraire sacrifier sa vie à mon propre salut, je le tuerai sans une hésitation et sans un

remords, comme on tue son mortel ennemi dans le cas de légitime défense.....

—Tudieu ! murmura Moralès à demi voix, comme elle raisonne l'assassinat !..... Caramba ! je ne la croyais pas si forte !...

Carmen reprit :

—Pardonne-moi si je ne t'ai pas dit plus tôt la vérité tout entière..... Ce n'est pas faute de confiance en toi, mon frère, mais je craignais un refus de ta part, et je n'avais point, pour combattre ce refus, l'argument sans réplique de testament.....

—Ainsi, me voilà déshérité ! fit Moralès en riant.

—Pas tout à fait, car je partagerai ma fortune avec toi, quelle que soit cette fortune.....

—Vrai ?.....

—Tu sais bien, Moralès, que je ne t'ai jamais fait une promesse sans la tenir.....

—Oui, je sais cela, tu es une bonne fille, et, pour te prouver ma fraternelle sympathie, je veux te faire un présent.....

—Un présent, à moi ?..... Qu'est-ce donc ?

—Oh ! mon Dieu, peu de chose..... une bagatelle sans importance, mais qui cependant pourrait en acquérir dans un cas donné... Si, par exemple, il te prenait la fantaisie de ressusciter ton mari après l'avoir occis bel et bien.

Tout en parlant, Moralès tirait d'une autre poche de son bel habit de velours incarnadin un second flacon un peu plus grand que le premier et rempli d'un liquide de couleur d'émeraude, tout à fait semblable à ce breuvage meurtrier qu'on appelle l'absinthe.

—Ceci, continua Moralès en désignant successivement la liqueur verte et la liqueur rouge, ceci est l'antidote de cela.....

—Un contre-poison ?

—Infaillible ; si tu absorbes le contenu du second flacon moins d'une demi-heure après t'être intoxiqué avec le contenu du premier, l'empoisonnement n'aura pas lieu et tu ne te seras jamais mieux portée.....

—C'est admirable, mais c'est inutile... Garde ton infaillible antidote, je n'en aurai pas besoin.

—Bah ! prends toujours..... on ne sait ce qui peut arriver.....

Carmen prit le flacon vert et le serra dans un meuble.

—Une question encore, dit elle...

—Que veux-tu savoir ?.....

—Le poison que voilà, mêlé à un verre de vin d'Espagne, changerait-il le goût du breuvage ?

—En aucune façon, et si je ne craignais de te paraître vaniteux et outrecuidant en faisant sans pudeur l'éloge de mes produits, j'ajouterais que ce merveilleux bouillon donnerait au vin de Xérès ou d'Alicante une qualité nouvelle.....

—Merci, mon frère.....

—Tout à tes ordres, ma sœur.

—A minuit je compte sur toi pour me conduire à la maison de Georges.....

—Je serai exact.....

IX

LE DERNIER RENDEZ-VOUS (suite)

Au moment où le marquis de Grancey recevait des mains de Moralès le message de Carmen, il venait d'apprendre une heureuse et importante nouvelle.

Une lettre du duc d'Aiguillon, lettre apportée par un courrier de cabinet, lui faisait savoir que Sa Majesté daignait le rappeler à la cour et lui donnait un successeur dans son gouvernement.

Dès onze heures du soir il se rendit à sa petite maison, quoiqu'il sût bien que plus d'une heure se passerait encore avant l'arrivée de Carmen.

Cette heure lui sembla ne devoir jamais finir.

Enfin, à minuit et quelques minutes, trois coups légers furent frappés contre la porte qu'il se hâta d'ouvrir, et Carmen entra, plus pâle et plus tremblante qu'il ne l'avait jamais vue.

—Chère Annunziata, s'écria-t-il, qu'avez-vous ? Est-ce donc un malheur que vous venez m'annoncer ?

—Oui, Georges, et le plus grand de tous.

Et elle fit à M. de Grancey un long récit où la vérité se mariait au mensonge d'une façon habile,

et que nous ne reproduisons point, car nos lecteurs en connaissent aussi bien que nous, sinon la forme, du moins le fond.

Pendant ce récit Georges réfléchissait, et le résultat de ses réflexions était favorable aux vœux de Carmen.

Rien n'était plus simple et plus facile que d'emmener Carmen et de la cacher dans l'une de ces mille et une maisons disséminées autour de Paris.

Le marquis dirait deux mots au lieutenant de police (l'un de ses amis intimes) et si Olivier Le Vaillant avait le mauvais goût de réclamer la fugitive, les limiers les plus habiles la chercheraient vainement.

Il fut convenu que ce même jour, à quatre heures de l'après-midi, une chaise de poste stationnerait hors des portes de la ville, sur la route de Paris, à un endroit désigné, et que Carmen, emportant seul ment ses bijoux, s'échapperait de la maison de son mari et viendrait rejoindre cette chaise de poste.

Lorsque le marquis et Carmen furent d'accord sur tous les points, ce qui ne tarda guère, il se séparèrent avec la conviction qu'ils se rejoindraient bientôt, et en se disant, non pas *adieu*, mais *au revoir*.

—Eh bien ?..... demanda Moralès à Carmen, au moment où elle prit son bras dans la ruelle où il attendait.

—Tout est décidé..... répondit-elle, Georges m'enlève..... nous partons ce soir, à quatre heures..... demain nous serons à Paris..... ah ! je suis bien heureuse.....

Le frère et la sœur s'éloignèrent.

Aussitôt qu'ils eurent disparu dans les ténèbres une forme sombre, blottie derrière un amas de décombres, tout près de l'endroit où venaient de s'échapper les dernières paroles, se souleva lentement, secoua ses vêtements couverts de poussière et se dirigea vers la petite maison du marquis.

Arrivée devant la porte, cette forme s'arrêta, et d'une main légère frappa trois coups contre le bois verrouillé, de façon à reproduire exactement le signal habituel de Carmen.

M. de Grancey, qui se disposait à quitter la chaumière à son tour, tressaillit en attendant ce bruit et il éprouva une sorte de vague inquiétude.

La réflexion le rassura.

Il se dit que Carmen revenait sans doute sur ses pas pour lui faire quelque dernière recommandation oubliée, et il ouvrit avec empressement.

A suivre

CHALEUR ET FROID

Les mains, qu'on lave à l'eau chaude puis qu'on expose ensuite au froid, sont une source de souffrances indicibles et très fréquentes. Mme Robert Simpson, 71, rue Berkeley, Toronto, Ont., écrit en date du 2 octobre, 1891, ce qui suit : " L'huile St-Jacob m'a guéri des crampes rhumatismales dans les mains, alors que j'avais essayé tous les autres traitements, sans succès. J'avais les mains tuméfiées et douloureuses et pendant quelque temps je fus presque impotente. L'application magique de l'huile St-Jacob m'a soulagée presque aussitôt et définitivement guérie. J'en gardé toujours une bouteille à la maison."

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7233.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a six tunnels dans l'univers d'une longueur excédant 21,000 pieds : St-Gothard, Mont Cénis, Hoosac, Severn, Noehistoup et Satis. St-Gothard, le plus long, a 48,810 pieds ; le plus court, Satis, a 21,120 pieds.

—Le palais du Vatican renferme 4,422 chambres ou pièces, et son étendue est énorme. Ses trésors de statues en marbre, peintures, livres, manuscrits, objets anciens précieux, etc., sont incomparables. Le musée des statues seul a plus d'un mille de longueur. Certains écrivains enthousiastes disent que l'or renfermé dans les médailles, vaisseaux, chaînes et autres objets d'art conservés dans le Vatican formerait plus de pièces d'or qu'il ne s'en trouve actuellement dans la circulation monétaire en Europe.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit" comme un bouton de fleur. Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale à C. Alfred Chouillou, Montréal, vous recevrez un échantillon de leur délicieux chocolat importé, avec mode d'emploi.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :
"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TEREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE
65, Rue St-Laurent

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! Nouvelle importation venant d'être reçue.
—PRIX MODÉRÉS—

G. MANN
Ingénieur Civil et Architecte

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2846
ÉDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle illustrée. Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue, n° 60, Paris (France)

PACIFIQUE CANADIEN

DURANT LES MOIS
DE
MARS ET AVRIL

CHAQUE MARDI
à 9 hrs p.m.
Des Trains pour les
COLONS

Quitteront la Jonction Carleton, avec un char-dortoir pour Colons, y attaché, à destination de

MANITOBA
ET LE
Nord-Ouest Canadien

Pour les patrons n'ayant pas de stock un char-dortoir pour colons sera attaché à chacun des trains-express quittant Montréal à 8 h 40 p.m., chaque jour, dimanches exceptés.

Pour informations complètes et brochures descriptives du Manitoba, des Territoires du Nord-Ouest et de la Colombie Anglaise s'adresser à un agent de C. P. R.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génériques et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blury

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 371 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

LOUIS ROEDERER
ESTABLISHED 1800
CHAMPAGNE
16070 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1897

CARTE BLANCHE
A MAGNIFICENT RICH WINE
THE PERFECTION OF A DRY WINE

C. ALFRED CHOUILLOU
AGENT - MONTREAL

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communicants religieux, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1899.
Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.
Professeur de chimie
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
Joliette, P. Q., Canada

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC
AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE

TIRAGE EN MARS, 2 et 16, 1892

\$134 LOTS VALANT..... \$52,750
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1899

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec les fac-similes de nos signatures attachés dans ces annonces."

Ed. J. ...
J. J. ...

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et L'Académie palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lannaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 12 AVRIL 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIF

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,131 prix se montant à \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5 ; Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents de mandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous palerons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1899.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

"German Syrup"

Depuis plusieurs années, L'ASTHME je souffrais beaucoup, chaque hiver, de l'asthme et de violents rhumes; l'automne dernier, vu la faiblesse de ma constitution et les souffrances que j'endurais, mes amis et moi-même, croyaient que ma santé ne pourrait se rétablir. Cependant, j'eus la visite

SOMMEIL DOUX d'un ami qui me conseilla un remède
ET le Sirop Allemand de Boschee. Je suis positif qu'il m'a guéri. Après la première dose, je fus beaucoup soulagé, et pus dormir d'un sommeil reconfortant, que je n'avais pas eu depuis plusieurs semaines. Mon rhume commença aussitôt à guérir et fut vite passé. J'ai le plaisir d'annoncer que je suis en parfaite santé et que j'attribue ce bonheur à l'effet bienfaisant du Sirop Allemand de Boschee.

C. B. STICKNEY,

(25) Picton, Ont.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAPH
OF
Stewart Hartshorn
AND GET
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs on transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

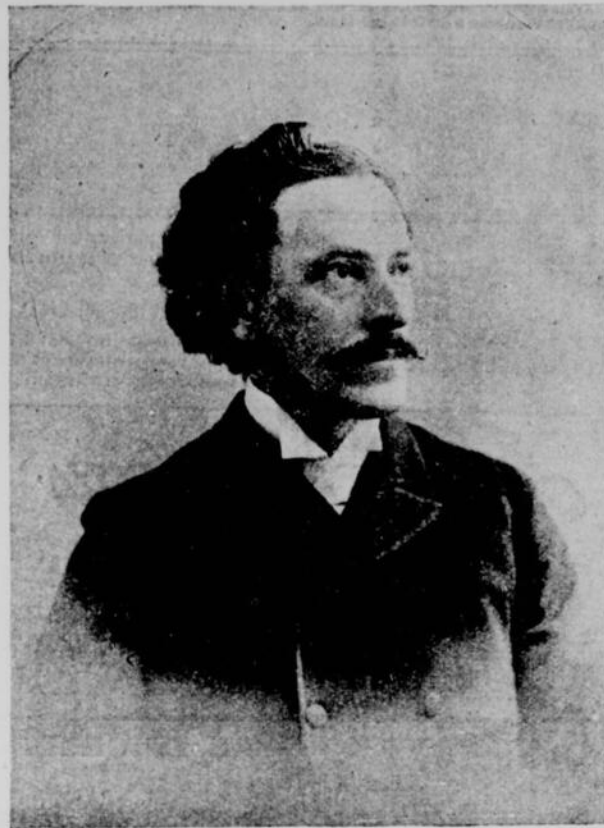
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerces, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale
107, RUE SAINT-JACQUES
Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

LE CHAMPION DES JOUEURS DE DAMES



M. FERDINAND RIENDEAU

La Presse a annoncé, il y a quelque temps, que le "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français, de Montréal, avait présenté à M. Riendeau la médaille d'or du championnat du jeu de Dames, qu'il a gagnée dans le dernier tournoi.

Nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de l'heureux vainqueur et un dessin de la médaille, que nous publions plus bas.

Quelques notes biographiques sur notre champion ont ici, naturellement, leur place. Voici :

M. Ferdinand Riendeau est né en 1849, à Saint-Constant, comté de Laprairie.

Il ne commença à s'occuper sérieusement de son jeu favori qu'à l'âge de vingt-deux ans, alors qu'il fit parti d'un club de dames, fondé dans la partie Est de la métropole. Il en devint bientôt le meilleur joueur.

En mars 1877, un concours pour le titre de champion du Canada fut ouvert et, après une lutte chaude et fortement contestée, il sortit victorieux.

C'est donc la deuxième fois qu'il rapporte la palme.

La médaille qui lui a été donnée a été faite sous les ordres du Dr Leroux, notre distingué numismate, qui nous en a passé la description suivante : Avers : "Armes du Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français de Montréal," avec l'inscription : "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français de Montréal, Canada." Revers : "Ferd. Riendeau, champion des joueurs de dames du Canada, 1890." (la date devrait être 1891). Cette médaille est en or de 18 k.—UN PION.



No 30.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Thaddée Brunet, fils, Lachine

Blancs.—Dame sur 65. Pions sur 21, 23, 28, 29, 35, 36, 39, 46, 48, 50, 51, 52, 54, 57, 62, 63, 72.

Noirs.—Dames sur 7, 15, 25, 26. Pions sur 9, 10, 12, 18, 22, 30, 32, 37, 38, 40.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du problème d'Échecs No 29

Blancs	Noirs
1 D 3 F	1 R 2 F ou R 4 e D
2 C 5 C éch ou D 3 D éch	2 R joue
3 D 8 T ou C 5 C mat.	
	Si :
2 C pr C ou D 3 C éch.	1 R 4 F ou C pr C
3 D 3 C ou D 3 T, mat.	2 R 3 R ou 4 F
	Et autres

Solutions des jeux d'esprit.—No 40 : Murmure ; No 41 : Cheminée.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GL'ÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR AND ON THIS **"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE**

Ask your sewing machine ag't. for it, or send a 3ct. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR 82. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkesbarre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Saisepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

NOUVELLES MARCHANDISES
de notre
Importation du Printemps

DÉPARTEMENT DES MANTEAUX

Nous avons reçu la plus grande partie de manteaux du printemps. Nous avons l'assortiment le plus considérable et les plus hautes nouveautés achetées directement des meilleures manufactures de Paris, Londres et Berlin.
Gilets pour dames.
Gilets pour jeunes filles.
Ulsters pour dames.
Ulsters pour jeunes filles.
Collerettes en draps, en tweed de couleur et noir, pour dames, jeunes filles et enfants.
Gilets Reefers pour enfants, en serge, bleu-marin dans toutes les grandeurs, depuis 95c.

JOHN MURPHY & CIE

Boin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

L'INAUGURATION du TUNNEL



STE-CLAIRE

complète et réunit le réseau du GRAND TRONC et de ses lignes de raccordement, viz :
Le Chicago et Grand Tronc,
Le Detroit, Grand-Haven et Milwaukee,
Le Cincinnati, Saginaw et Mackinaw,
Le Toledo, Saginaw et Muskogon,
Le Michigan Air Line, etc.

Si vous allez à Chicago, au Michigan, au Wisconsin ou dans les Etats de l'Ouest, ne manquez pas de visiter cette merveille de l'art des ingénieurs.

On émet des billets directs, vers les points principaux du Canada et des Etats-Unis. Des chars palans, Pullman et Wagner, sont attachés à tous les trains express. Des taux spéciaux sont accordés aux touristes, du début de la saison d'été. Des billets périodiques et d'autres facilités encore sont offerts à ceux qui résident à proximité des villes.

Pour plus ample information s'adresser à des agents de la Cie.

W. EDGAR, L. J. SEARGEANT,
Ag. gen. des Pas. Gerant-Gen.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. FERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8—Contre les taches de rousseur et masque.
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“WESTERN”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Révenu pour l'année 1890..... \$3,081,963 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 89

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, J. E. BOUTH & Cie,
Agent du département français. Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Pour les dyspeptiques qui ont besoin d'une nourriture fortifiante et facile à digérer, le



JOHNSTON'S FLUID BEEF supplée tous les principes du bœuf et peut être pris lors même qu'on ne saugarder aucun autre aliment.

J. R. Bourdeau

97—RUE SAINT-LAURENT—97

Importateur des célèbres chapeaux :

Lincoln Bennett, Wilkinson, Carrington, Marshland, Christie, Woodhams, Sutton et Torkington.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre

CHOCOLAT
MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

HENAU KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
à seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Rivière de Malville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais découragée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Formules Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste. EVANS & SONS, Agents pour le Canada.

THIS PAPER may be found on the 2nd of each month in the Montreal and Ottawa newspapers.

HAZELTON
PIANOS.

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin

L. E. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL

Seul importateur des Pianos
Hazelton Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes Pe'ouhet et Dominion.

POOKS FRIEND
BAKING POWDER.

DÉ W. D. McLAREN

Est la plus économique

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp et bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts à la bouteille

HENRY R. GRAY
Chimiste-pharmacien,
191 rue St-Laurent

PRENEZ LE
REMEDE du DR SEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : \$1.00

BAUME NASAL

NE FAILLIT
JAMAIS
GUÉRIT
RHUME
DE
CERVEAU
ET
CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
Soulage à l'instant, Ouvre le nez toujours, Irradie.
Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, maux de gorge, écoulements nasaux, éternuements, écoulements, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, essayez le Baume de Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez attentif à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de congestion et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50 cts ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

GATARRHE